

Recueil

De Vers.

1:mier

Cahier.

Ode
Sur L'ingratitude

Quelle furie au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parricide,
Qui d'Agrippine ouvrit le sein:
L'insensible oubli, l'insolence,
Les sourdes haînes, en silence,
Entourent ce monstre effronté,
Et tour-à-tour, leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare,
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs:
Parmi tes bassesses insignes,
Quel silence assoupit Phébus?
Trop long-temps tu fus épargnée,
Sur toi, de ma Muse indignée
Je veux lancer les premiers traits;
Heureux, même en souillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès.

Naissons-nous injustes et traîtres?
L'Homme est ingrat dès le berceau,
Jeune, sait-il aimer ses maîtres?
Leurs bienfaits lui sont un fardeau:
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Présomptueux dans tout état:
Vieux enfin, rendez-lui service,
Selon lui, c'est une justice,
Il vit superbe, il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude,
Des vices qu'on aime et qu'on fuit
Pourquoi garder l'ingratitude,
Vice sans douceur et sans fruit?
Reconnaissance officieuse,
Pour garder ta loi précieuse,
En coute-t-il tant à nos cœurs?
Es-tu de ces vertus sévères,
Qui, par des regles trop austères,
Tyrannisent leurs sectateurs?

Sans doute il est une autre cause
De ce lâche oubli des bienfaits:
L'Amour-propre en secret s'oppose

A de reconnaissants effets;
Par un ambitieux délire
Croyant lui-même se suffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans la reconnaissance
Un témoin de son impuissance,
Et du besoin qu'il eut d'autrui.
Paré d'une ardeur complaisante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux se présente
Sous le manteau de l'amitié:
Il rempe, adulateur servile;
Vous pensez, à ses vœux facile,
Que vous allez faire un Ami;
Triste retour d'un noble zele!
Vous n'avez fait qu'un infidele,
Peut-être même un ennemi.
Déja son Oeil fuit votre approche,
Votre présence est son bourreau,
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudrait voir votre tombeau.
Monstre des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche,
Vous sentez le bien qu'on vous fait;
Seul des monstres le plus sauvage,
L'ingrat trouve un sujet de rage
Dans le souvenir d'un bienfait.
Mais n'est-ce point une chimère,
Un fantôme que je combats?
Fût-il jamais un caractere,
Marqué par des crimes si bas?
O Ciel! que n'est-ce une imposture!
A la honte de la nature
Je vois que je n'ai rien outré;
Je connais des cœurs que j'abhorre
Dont la noirceur surpasse encore
Ce que ces traits en ont montré.
Pour prévenir ces ames viles,
Faudra-t-il Mortels bienfaisans,
Que vos mains désormais stériles
Ne repandent plus leurs présens?
Non leur dureté la plus noire
N'enlève rien à votre gloire,
Il vaut mieux d'un soin généreux,
Servir une foule coupable,

Que manquer un seul misérable
Dont vous pouvez faire un heureux.
Des Dieux imitez les exemples,
Dans vos dons désintéressés,
Aucun n'est exclus de leurs Temples,
Leurs bienfaits sur tous sont versés:
Le Soleil qui dans sa carrière,
Prête au vertueux sa lumiere,
Luit aussi pour le Scelerat;
Le Ciel cesserait de répandre
Les dons que l'Homme en doit attendre
S'il en excluait l'Homme ingrat.
Juste Thémis contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive ni voix?
Que l'ingrat n'est-il ta victime,
Ainsi qu'il le fût autrefois!
Que ne reprens-tu dans nôtre âge,
De ton antique Aréopage
L'équitable sévérité!
L'ingratitude était flêtrie,
Et souffrait loin de la Patrie
Un ostracisme mérité.

Mais pourquoi te vantai-je Athenes,
Sur la justice de tes loix,
Quand par des rigueurs inhumaines
Ta République en rompt les droits?
Que de proscriptions ingrates!
Tes Miltiades, tes Socrates,
Sont livrés au plus triste sort;
La méconnaissance et l'envie
Leur font de leur illustre vie
Un crime digne de la mort.
Ainsi parlait, fuiant sa ville,
Thémistocle aux Athéniens,
„Tel qu'un palmier qui sert d'azile,
„J'en sers à mes Concitoyens;
„Pendant le tonnerre et l'orage,
„Sous mon impénétrable ombrage
„La peur des foudres les conduit;
„L'orage cesse, on m'abandonne,
„Et long-temps avant mon automne
„La foule ingrate abbat mon fruit.
D'un Cœur né droit, noble et sensible,
Rien n'enflamme tant le courroux,

Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui se doit à nous:
Sous vingt poignards (fin trop fatale!)
Le triomphateur de Pharsale
Voit ses jours vainqueurs abbatus:
Mais de tant de coups le plus rude
Fût celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, ames sordides,
Que mes sons puissent vous fléchir!
Où si de vos retours perfides
L'Homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux soient vos maîtres:
O honte! ces stupides êtres
Savent-ils mieux l'art d'être humain?
Oui, que Seneque vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'aréne
De l'Amphithéatre Romain.

Un Lion s'élance, on l'anime
Contre un esclave condamné;
Mais à l'aspect de sa victime
Il recule, il tombe étonné:
Sa cruauté se change en joie,
On lance sur la même proie
D'autres Lions plus en courroux:
Le premier d'un Cœur indomptable,
Se range au parti du coupable,
Et seul le défend contre tous.

Autrefois, du rivage More
Cet esclave avait fuit les fers,
Trouvant ce Lion jeune encore
Abandonné dans les desers,
Il avait nourri sa jeunesse;
L'Animal ému de tendresse,
Reconnait son cher bienfaicteur:
Un instinct de Reconnaissance,
Arme, couronne sa défense,
Il sauve son Libérateur.

Qu'importe lorsque on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le Sceptre, ou traîné le rateau;
L'on y distingue point l'eclat du diadême,
De l'Esclave et du Roi la poussiere est la-même.
Le vice seul est bas, la vertu fait le rang,
Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Vois ces Sceptres dorés, marcher à pas lents
Traîner d'un corps usé les restes chancelants,
Et sur un front jauni, qu'a ridé la molesse
Ils étalent à trente ans leur précoce vieillesse;
C'est la main du plaisir qui ~~leur~~ creuse ~~nt~~ leur tombeau,
Et bienfaiteurs du monde ils deviennent leurs bourreaux.
Sous l'or et la pourpre chargés d'entraves
On les adore en Dieux, ils souffrents en esclaves.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Au Peuple.

Tes bras, tes mouvements, ta féconde industrie,
Multipliant par-tout le germe de la vie,
Par tes travaux actifs anime l'univers;
Cent Rois aux nations n'ont donné que des fers:
Le Conquerant détruit, tu conserves le monde,
Ils ravagent la terre, et tu la rends féconde.
La triste humanité ne doit qu'à tes secours,
Ces puissants végétaux, les soutiens de nos jours;

Et ont dit on est vile, oserait on le croire?
Bienfaiteur des humains quel titre pour la gloire,
Ta bêche et ta charrue, utiles instrumens
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens,
Ces clefs d'or, ces cordons, ces mortiers, ces couronnes,
Monumens de grandeur, semés au-tour du trône;
En vain l'opinion a osé t'avilir,
Peuple pour ton pays tu sais vivre et mourir.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Je te rends grace, ô Ciel, dont la bonté propice, 10
M'écarta de ces rangs qui sont un précipice,
Je n'ai point en naissant reçu de mes ayeux
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux;
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue et l'esclavage:
Si mon Cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,
Et si l'horreur du vice et m'anime et m'enflamme
Mon sort est trop heureux, j'ai la grandeur de l'ame.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Doux nœud de la reconnaissance,
C'est par toi que dès mon enfance,
Mon Cœur fût à jamais lié:
La voix du sang, de la nature,
N'est qu'un impuissant murmure,

Près de la voix de l'amitié
Quel est en effet mon père?
Celui qui m'instruit, qui m'éclaire
Et celui dont le Cœur oublie,
Les biens repandus sur sa vie,
C'est là le fils dénaturé

~~~~~~~~~~~~~~~~

D'un Cœur ignoble et bas rien n'efface les tâches,
Rien ne peut ennoblir ni des sots, ni des lâches:
Par le mérite seul on peut être élevé
Tout est bas et rampant quand on en est privé.
L'état le plus abject, où le rang suprême,
Sont les dehors de l'homme et non pas l'homme même.

~~~~~~~~~~~~~~~~

L'homme est long-temps trompé par de fausses images;
Mais la mort qui s'approche écarte les nuages.
Captive jusqu'alors, enfin la vérité
Sort du fond de nos cœurs, et parle en liberté.
On écoute sa voix, on change de langage;
De l'esprit et du temps on regrette l'usage:
Regraits tardifs d'un bien qui n'est jamais rendu!
L'esprit est presqu'éteint et le temps est perdu.
Ne perdons point le nôtre: heureux dans sa jeunesse
Qui prévoit les remords de la sage vieillesse!
Mais plus heureux encore qui sait les prévenir,

Et commence ses jours, comme il veut les finir.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Que sert une sagesse âpre et contrariante? ⊙
Heureuse la vertu douce, aimable, liante,
Dont les ris et les jeux accompagnent les pas!
La raison même a tort quand elle ne plait pas.

~~~~~~~~~~~~~~~~

A ses desirs en vain l'on s'abandonne, ⊙
Dans l'espoir de jouir du sort le plus flatteur.
La beauté, les trésors promettent le bonheur;
Mais la vertu seule le donne.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Pour contenter ses frivoles desirs, ⊙
L'homme insensé vainement se consume:
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.
Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il errei la merçi de sa propre inconstance
Ne cherchons la félicité,
Que dans la paix de l'innocence.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Soyez juste, bienfaisant, ami de l'humanité
Qui sert les hommes, sert la divinité.

~~~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~~~

C'est pour le bonheur legitime
Que le modeste Abdolonime
N'acceptait qu'à regret le trône de Sidon:
Plus libre dans un sort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne sut l'être
Sur le trône éclatant des ayeux de Didon.

Ode. Caractere de l'homme juste.

Seigneur, dans ton Temple adorable,
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, penetrer
Ce Sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?
Ce sera celui qui du vice
Evite le sentier impur:
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice;
Attentif et fidele à distinguer sa voix:
Intrépide et sévère à pratiquer ses loix.
Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la verité:

Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un Cœur farouche;
Et qui par des discours faux et calomnieux
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.
Celui devant qui le superbe
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe:
Qui bravant du méchant le faste couronné
Honore la vertu du juste infortuné.
Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain:
Celui qui d'un infame gain
Ne sçait point grossir ses richesses:
Celui qui sur les dons du coupable puissant
N'a jamais decidé du sort de l'innocent.
Qui marchera dans cette voye,
Comblé d'un eternel bonheur,
Un jour des Elus du Seigneur
Partagera la sainte joie;
Et les frémissements de l'Enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa felicité.

Recueil

De Vers

2: cond.

Cahier.

Ode

De Rousseau à la Fortune

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs:
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouïs?
Jusques à quand trompeuse Idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes Autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices,
Et par l'hommage des mortels?

Le Peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, Fermeté.
Du titre de Vertu suprême,
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris.
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en heros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre,
Que ces Heros soients revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus;
Je n'y trouve qu'extravagance
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés,
Etrange Vertu, qui se forme
Souvent de l'assemblance énorme
Des vices les plus detestés.

Apprens que la seule sagesse,
Peut faire les Heros parfaits:
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur à faits:
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui nait d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux:
Et que devant ses yeux stoïques
Leurs Vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi, Rome et l'Italie en çendre
Me feront honorer Silla?

J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre dans Attila?
J'appellerai Vertu guerrière
Une vaillance meurtrière,
Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louër un Heros farouche,
Né pour le malheur des humains? c⁓
Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables Conquerans!
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des Tyrans.
Des murs que la flamme ravage:
Des vainqueurs fumants de carnage:
Un Peuple au fer abandonné;
Des Meres pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un Soldat effrené. c⁓
Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits!
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la Vertu des grands rois?

Leur gloire feconde en ruines,
Sans le meurtre et les rapines,
Ne sçaurait elle subsister?
Image des Dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de Tonnerre,
Que leur grandeur doit éclater. c⁓
Mais je veux que dans les allarmes
Réside le solide honneur,
Quel Vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire,
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival.
L'inexperience indocile
Du Compagnon de Paul Emile
Fit tout le succés d'Annibal. c⁓
Quel est donc le Heros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui?
C'est un Roi que l'équité guide,
Et dont les Vertus sont l'appui.
Qui prenant Titus pour modéle
Du bonheur d'un Peuple fidéle
Fait le plus cher de ses souhaits:

Qui fuit la basse flatterie,
Et qui, Pere de sa Patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous, chez qui la guerriere audace
Tient lieu de toutes les Vertus;
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus.
Vous verrez un Roi respectable,
Humain, généreux, équitable:
Un Roi digne de nos Autels.
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Heros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir:
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lepide
Remplissait l'Univers d'horreurs:
Il n'eut point eu le nom d'Auguste
Sans cet Empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez nous guerriers magnanimes,
Votre Vertu dans tout son jour.
Voyons comment vos Cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour?
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit.
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe: l'homme reste
Et le Heros s'évanouit.

L'effort d'une Vertu commune
Suffit pour faire un Conquerant:
Celui qui dompte la Fortune
Mérite seul le nom de Grand.
Il perd sa volage assistance,
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus:
Et sa grande ame ne s'altere
Ni des triomphes de Tibere,

Ni des disgraces de Varus.

La joie imprudente et legére
Chez lui ne trouve point d'accès;
Et sa crainte active modère
L'ivresse des heureux succès.
Si la Fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ses obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme:
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours legers.

En vain une fiere Déesse
D'Enée à resolue la mort;
Ton secours, puissante sagesse,
Triomphe des Dieux et du sort.
Par toi Rome au bord du naufrage
Jusques dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses Guerriers,
En suivant tes divines traces;
Vit au plus fort de ses disgraces
Changer ses Cipres en Lauriers.

O Dieu qu'on méconnait, ô Dieu que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce!
Si je me suis trompé c'est en cherchant ta loi:
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de Toi.
Je vois sans m'allarmer l'éternité paraître,
Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui sur mes jours verse tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints me tourmente à jamais.

Pour les cœurs corrompus l'Amitié n'est point faite,
O divine Amitié! felicité parfaite!
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
Change en biens tous les maux où le Ciel m'a soumis.

Dans le cours de nos ans étroit et court passage
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai Sage,
Qui pourra me donner ce tresor précieux?
Dépend-t-il de moi-même? est-ce un présent des Cieux?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?

Suis-je libre en effet? ou mon ame et mon Corps,
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin ma volonté qui me meut, qui m'entraine,
Dans le Palais de l'ame est-elle Esclave ou Reine?
Obscurement plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux chargés de pleurs se tournaient vers le Ciel.
Si l'homme est créé libre il doit se gouverner,
Si l'homme à des Tyrans il les doit detroner.
On ne le sait que trop, ces Tyrans sont les vices
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois et le plus acharné,
Qui plonge au fond du Cœur un trait empoisonné,
Le bourreau de l'esprit, quel est-il? C'est l'envie.
L'Orgueil lui donna l'être au sein de la folie;
Le mérite étranger est un poix qui l'accable.
Semblable à ce Geant si connu dans la Fable,
Triste ennemi des Dieux, par les Dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrâsé;
Il blaspheme, il s'agite dans sa prison profonde
Il croit pouvoir donner des secousses au monde:
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé.
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

Qu'il est grand, qu'il est beau de se dire à soi-même:
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des Rivaux que j'aime:
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;
Les arts nous ont unis leurs beaux jours sont les miens.
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble,
Ces Chênes, ces Sapins qui s'élèvent ensemble:
Un suc toujours égal est préparé pour eux:
Leur pied touche aux enfers, leur Cime est dans les Cieux.

Oui c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire
Mais tout caché qu'il est pour révéler sa gloire,
Quels éclatans témoins devant rassemblés.
Répondez Cieux et mers, et vous Terre parlez:
Quel bras peut vous suspendre innombrables étoiles?
Nuit brillante dis-nous qui t'à donné tes voiles?
O Cieux! quelle grandeur et quelle magesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'à coûté;
Dans vos vastes deserts il seme la lumiere.
Ainsi que dans nos champs il seme la poussiere.
Toi qui annonce l'aurore admirable flambeau,

Astre toujours le même, Astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô Soleil! viens-tu du fond de l'onde,
Nous rendre les rayons de ta clarté feconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours,
Est-ce moi qui t'appelle, et qui regle ton cours?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts,
La rage de tes flots expire sur tes bords
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Helas! prêts à périr t'adressent-ils leurs voeux?
Ils regardent le Ciel secours des malheureux;
La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême;
Hommage que toujours rend un Cœur effrayé,
Au Dieu que jusqu'à-lors il avoit oublié.

~~~~~~~~~~~~~~

Secourir hautement la vertu malheureuse;
C'est le moindre devoir d'une ame généreuse.

~~~~~~~~~~~~~~

Si la vertu n'est rien, pourquoi l'humble innocence
A t'elle sur nos Cœurs conservé sa puissance?
D'où vient qu'une bergere assise sur des fleurs,
Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs;
Impose à ses amans surpris de sa sagesse,
Sévère avec douçeur, et tendre sans foiblesse,
Elle à l'art de charmer sans rien devoir à l'art
Son devoir est sa loi, sa défense un regard,
Qui joint à la fierté d'un modeste silence
Fait tomber à ses pieds l'audace et la licence.

~~~~~~~~~~~~~~

La mort à ses rigueurs à nulle autre pareilles,
On à beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa Cabane où le Chaume le couvre
Est sujet à ses loix,
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

~~~~~~~~~~~~~~

A ta foible raison garde toi de te rendre.
Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le comprendre;
Invisible à tes yeux qu'il regne dans ton Cœur,
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire,
Mortel ouvre les yeux quand son Soleil t'éclaire.

~ ~ ~

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux Etres bienfaisans
De la Terre à jamais aimables habitants;
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence.
L'un est le doux sommeil et l'autre est l'espérance.
L'un quand l'homme accablé sent de son foible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure:
L'autre anime nos Cœurs, enflamme nos desirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs;
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie,

Il apporte de Dieu la promesse et l'appui
Elle est inébranlable et pure comme lui.

~ ~ ~

Le bonheur le plus pur, le plus digne d'envie,
Est celui d'être utile et cher à sa patrie.

~ ~ ~

Je n'adore qu'un Dieu maître de l'Univers,
Sous qui tremble le Ciel, la Terre, et les enfers;
Un Dieu qui nous aimant d'un amour infinie,
Voulût mourir pour nous avec ignominie:
Et qui par un effort de cet excès d'Amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.

~ ~ ~

Répandez vos bienfaits, avis, magnificences,
Même aux moins vertueux ne les refusez pas
Ne vous informez pas de leur reconnaissance.
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

~ ~ ~

Recueil

De Vers

3:sieme

Cahier

Un Pere à son Fils.

Eh quoi! tu peux dormir encore
N'entends-tu pas ces cris d'amour?
Réveille-toi, voici l'Aurore.
Mon fils, voici ton plus beau jour.
C'est à l'autel de la patrie,
Que tu vas marcher sur mes pas.
Cours à cette mere attendrie
Qui t'appelle et t'ouvre ses bras.
2. Mon fils, vois-tu ce Peuple immense
Comme il accourt de toutes parts,
De ces guerriers chers à la France
Vois-tu flotter les Etendards?
C'est à l'Autel de la Patrie;
Que l'amour dirige leurs pas;
Tous vont à leur mere chérie,
Se dévouer jusqu'au trépas.
3. Dans tes regards brille une flamme
Qui plait à mon Cœur paternel,

Ouvre les yeux, fixe ton ame
Sur ce spectacle solemnel.
C'est à l'Autel de la Patrie,
Qu'il faut consacrer tes quinze ans
Et c'est-là que l'onneur te crie
D'apporter tes premiers serments.
4. Tu l'as fait ce serment auguste
Devant la France et devant moi,
Tu serviras vaillant et juste
La République et la Loi.
C'est à l'Autel de la patrie
Que tu viens de le prononcer.
Plu-tôt perdre cent fois la vie
Que de jamais y renoncer. –
5. Il est d'autres serments encore
Qu'exigent ton Pere et l'honneur,
Un Dieu puissant que l'on adore
Va bien-tôt appeler ton Cœur.
Mais sur l'autel de la patrie.
A la beauté jure en ce jour
Que jamais sa vertu flétrie
Ne gémira de ton Amour.

6 Si d'une belle honnête et sage
Tu sais un jour te faire aimer
Le nœud sacré du mariage,
Est le seul que tu dois former.
Mais à l'Autel de la Patrie,
Courrez tous les deux vous unir
Et que jamais votre foi trahie
N'ordonne au Ciel de vous punir.
7. Dans cette chaîne fortunée
Si tu deviens pere à ton tour
Pour premier don si l'hyménée
Accorde un fils à ton Amour.
Offre à l'Autel de la Patrie
Ce fruit heureux de ton lien.
Dans ton Cœur c'est elle qui crie
Qu'il est son fils comme le tien.
8. Tu vois ce fer d'un œil d'envie,
Il doit un jour armer tes mains;
De lui souvent dépend la vie
Ou la mort des foibles humains.
C'est à l'Autel de la Patrie
Qu'il faut le suspendre aujourd'hui,

N'y touche pas qu'elle ne crie
Prend ce fer j'ai besoin de lui.
9. Quand le temps qui marche en silence
Par d'imperceptibles efforts,
Aura miné mon existence
Et décomposé ses ressorts.
C'est sous l'Autel de la Patrie
Que tu creuseras mon tombeau,
Est-ce perdre en entier la vie
Que de rentrer dans son berceau.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux,
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille
Des soucis Devorants c'est l'éternel asyle.
Veritable Vautour, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste:
Le sage y vit en paix et méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,

Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche t-il du but, quitte t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin c'est le soir d'un beau jour.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Attends tout de Dieu seul: crains tout de ta foiblesse;
Porte aux pieds des Autels un Cœur sincere et pur,
Borné dans ton état, fais ta seule richesse
De jouïr sagement d'un bien modeste et sûr.
Ecoute tes amis mais garde le silence;
Cache au fond de ton cœur leurs secrets, leurs défauts;
Fait envers les petits éclater ta clémence;
Sois humble avec les grands, doux avec tes égaux.
Sois ménager du temps; sobre dans tes suffrages;
Et du vice orgueilleux désavouant l'appui,
Demande à Dieu le don de souffrir les outrages,
De vivre pour lui seul, et de mourir pour lui.

~~~~~~~~~~~~~~~~

N'affectez point les éclats,
D'une vertu trop austere
La sagesse atrabillere
Nous irrite et n'instruit pas;
C'est à la vertu de plaire

Le vice à bien moins d'appas.
Indulgent pour la foiblesse
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous son appui,
Que son sort vous interesse:
Helas! malgré la sagesse
Vous tomberez comme lui.
Favori de la nature,
Le Climat le plus venté,
Par les vents, par la froidure
Voit son espoir avorté
Et la vertu la plus pure
A ses temps d'iniquité.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Apprenez insensés qui cherchez le plaisir,
Que l'art de le connaître, est celui d'en jouir;
Les plaisirs sont les fleurs que nôtre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune à sa saison et par des soins prudents
On peut en conserver dans l'Hiver de nos ans.
Mais il faut les cueillir d'une main legere
On fletrit aisaiment leur beauté passagere.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Sonnet de Desbarreaux

Grand Dieu! tes jugements sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice;
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté,
Ne me pardonnera sans blesser ta justice.

Oui Seigneur la grandeur de mon iniquité
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice,
Ton interêt s'oppose à ma felicité
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton desir puis-qu'il t'est glorieux
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux,
Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour guerre
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qu'il ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ.

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

Perisse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les Cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels
Qui du sang hérétique arrose les autels;
Et suivant un faux zele où l'interet pour guides
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

+ Himne à la Liberté.

Descends ô Liberté! fille de la nature
Le peuple à reconquit son pouvoir immortel
Sur le pompeux débris de l'antique imposture,
Ses mains élèvent ton Autel.

Ton aspect réjouit, le mont le plus sauvage
Au milieu des rochers enfante les moissons,
Embelli par tes mains, le plus affreux rivage
Rit environné de glaçons.

Tu double le plaisir, les vertus et le génie,
L'homme est toujours vainqueur, sous tes saints étendards,
Avant de te connaître il ignore la vie
Il est crée par tes regards.

Au peuple souverain tout le monde fait la guerre.
Qu'à tes pieds ô Déesse! il tombe désormais.
Bien-tôt sur les Cercueils des Tyrans de la terre
Les peuples vont jurer la paix.

Guerriers libérateurs, race puissante et brave,
Armés d'un glaive humain, sanctifiés d'effroi,
Terrassé par vos coups que le dernier esclave,
Suive au tombeau le dernier Roi!

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

Ah! si d'une pauvreté dure,
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons-nous de la Nature,
Qui seule peut nous enrichir.
Forçons de funestes obstacles;
Reservons pour nos Tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux;
Où dans le sein des mers avides
Jettons ces richesses perfides,
L'unique aliment de nos maux.

~~~~~~~~~~~~~~~~~

Les Cieux instruisent la terre,
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe ensère,
Celebre un Dieu Créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les celestes corps!
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords.

~~~~~~~~~~~~~~~~~

Les qualitez du Cœur, l'exacte probité,
Sont l'ame et le lien de la Société.
Le travail est souvent le pere du plaisir:
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.

~~~~~~~~~~~~~~~~~

Riez quand il le faut, entendez raillerie;
Reprenez sans aigreur, fuiez la flatterie.
Qui veut être prudent doit se ressouvenir
De ne promettre rien qu'il ne puisse tenir.

~~~~~~~~~~~~~~~~~

Ne demandez à Dieu ni gloire ni richesse,
Ni ces biens dont l'éclat rend le peuple étonné:
Mais pour bien commender demandez la sagesse
Avec un don si saint tout vous sera donné.
Ecoutez et lisez la celeste parole
Que dans les livres saints Dieu nous donne pour loi
La politique humaine au prix d'elle est frivole
Et forme plus souvent un tyran qu'un bon Roi.

~~~~~~~~~~~~~~~~~

Juge des princes de la terre,
Grand Dieu! qui porte dans tes mains
Les tempêtes et le tonnerre,
~~~~~~~~~~~~~~~~~

Pour punir l'orgueil des humains:
Arbitre souverain des affaires du monde
Quels que soient les chagrins dont je suis tourmenté,
Aujourd'hui mon âme ne fonde
L'espoir de ton secours en ta seule bonté.

~~~~~~~~~~~~~~~~

A la Religion soyez toujours fidele
Les mœurs et les vertus ne sont rien sans elle.

~~~~~~~~~~~~~~~~

C'est un arrêt du Ciel, il faut que l'homme meure;
Tel est son partage et son sort:
Rien n'est plus certain que la mort,
Et rien plus incertain que cette derniere heure.
Heureuse incertitude, utile obscurité,
Par où ta divine bonté
A veiller, à prier sans cesse nous convie!
Que ne pouvons-nous point avec un tel secours,
Qui nous fait regarder tous les jours de la vie,
Comme le dernier de nos jours.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Le chagrin très souvent naît de l'inaction,
Sachez le prévenir par l'occupation.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Heureux qui du Ciel occupé
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonne heure en lui toute son espérance!
Il protege la vérité,
Et saura prendre la defense
Du juste que l'impie aura persécuté.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Renonçons au steril appui
Des grands qu'on adore aujourd'hui
Ne fondons point sur eux une espérance folle.
Leur pompe indigne de nos vœux,
N'est qu'un simulacre frivole,
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.
O Dieu! que ton pouvoir est grand et redoutable!
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur?
A punir les méchants ta colere fidelle,
Fait marcher devant elle
La mort et la terreur.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Justes ne craignez point le vain pouvoir des hommes
Quelques élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.

~~~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~~~

Insensés! notre ame se livre
A de tumultueux projets.
Nous mourons, sans avoir jamais
Pût trouver le moment de vivre.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Aimez la vérité, qu'elle seule vous touche;
Fermez à tout mensonge et l'oreille et la bouche.
La joie est naturelle aux âmes innocentes,
Autant que la tristesse aux âmes malfaisantes.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Un fils ne s'arme point contre un coupable pere
Il détourne les yeux, le plaint et le révére.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Les hommes sont égaux, ce n'est point la naissance.
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,
Mais pour y renoncer il faut la vertu même.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Négligez les plaisirs funestes aux humains:
La douleur qui les suit apprend qu'ils sont bien vains.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Sur ton esprit fais un effort,
Apprend, n'en perd jamais l'envie,
Car l'ignorance en cette vie,
Est un image de la mort.

~~~~~~~~~~~~~~~~

L'amour propre est toujours un Conducteur perfide
Jamais à ses conseils il ne faut se livrer
Quiconque craint de s'égarer
Ne doit pas le prendre pour guide.

~~~~~~~~~~~~~~~~

Que peuvent contre Dieu tous les Rois de la terre
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre;
Pour dissiper leur ligue il n'à qu'à se montrer,
Il parle et dans la poudre, il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix, la mer fuit, le Ciel tremble;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble.

Recueil

De Vers.

4:trieme

Cahier.

Vers tirés des fragments d'Artémire

Si mes yeux occupés à pleurer ma misere,
Ne voyaient dans le Roi que l'assassin d'un pere,
Si j'écoutais son crime et mon Cœur irrité,
Cassandre perirait: il l'à trop mérité.
Mais il est mon Epoux quoique indigne de l'être,
Le Ciel qui me poursuit me l'a donné pour maître;
Je connais mon devoir et sais ce que je dois,
Aux nœuds infortunés qui l'unissent à moi.
Qu'à son gré dans mon Sang il éteigne sa rage
Des Dieux qu'il à bravés il est pour moi l'Image;
Je n'acceptais point le bras que vous m'offrez
Il peut trancher mes jours les siens me sont sacrés:
Et j'aime mieux Seigneur dans mon sort déplorable
Mourir par ses forfaits que de vivre coupable.

Vers tirés de la Tragédie de Brutus.

Titus.

Aux infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites au moins: „ Mon fils Brutus ne te hait pas.
Ce mot seul me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire.
On dira que Titus descendant chez les morts;
Eût un regard de vous pour prix de ses remords,
Que vous l'aimiez encore et que malgré son crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

Brutus.

Ses remords me l'arrachent. O Rome! ô mon Païs!
Proculus.... à la mort que l'on mene mon fils.
Leve-toi cher objet d'horreur et de tendresse,
Leve-toi cher appui qu'espérait ma vieillesse!
Viens embrasser ton pere il t'à dû condamner,
Mais s'il n'était Brutus il t'allait pardonner.
Mes pleurs en te parlant innondent ton visage;
Vas, porte à ton supplice un plus noble courage:

Pas, ne t'attendrit point, soit plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

Titus.

Adieu, je vais périr digne encore de mon pere.

On l'emmene.

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

Vers tirés de la Tragédie de Zaïre.

Fatime.

Je ne m'attendais pas jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux sentiments que ce lieu vous inspire?
Quel espoir si flatteur ou quels heureux destins,
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins?
La paix de votre Cœur augmente avec vos charmes,
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où d'un peuple poli les femmes adorées;
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux
Compagnes d'un époux et Reines en tous lieux:

Libres sans déshonneur, et sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte;
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté?
Le Serail d'un Soudan, sa triste austerité,
Ce nom d'Esclave enfin n'a t'il rien qui vous gêne?
Préférez-vous Solime aux bords de la Seine?

Zaïre.

L'on ne peut desirer ce que l'on ne connaît pas,
Sur le bord du Jourdain le Ciel fixa nos pas;
Au serail des Soudans dès l'enfance enfermée
Tous les jours ma raison s'y voit accoutumée.
Tout le reste du monde indifférent pour moi,
M'abandonne au Soudan qui nous tient sous sa loi;
Je ne connais que lui sa gloire, sa puissance
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance
Le reste est un vain songe.

Fatime.

Avez-vous oublié?
Ce généreux Français dont la tendre amitié,
Nous promit si long-temps de rompre notre chaîne
Combien vous admiriez son audace hautaine;
~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

Combien il acquit de gloire dans ces tristes combats,
Perdu par les Chrétiens sous les murs de Damas:
Orosmane vainqueur admirant son courage
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage;
Nous l'attendons encore, sa générosité
Promit de paier le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'ne vaine espérance?

Zaïre.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
Depuis près de deux ans il n'est pas revenu;
Un étranger Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
Des serments indiscrets pour sortir d'esclavage:
Il devait délivrer dix Chevaliers Chrétiens,
Venir rompre leurs fers où reprendre les siens;
J'admirais trop en lui cet inutile zele,
Il n'y faut plus penser.

Fatime.

Mais s'il était fidele,
S'il revenait enfin dégager ses serments,
Ne voudriez-vous pas?

Zaïre.

Fatime il n'est plus temps,
Tout est changé.

Fatime.

Comment? que pretendez-vous dire?

Zaïre.

Va, c'est trop te celer le destin de Zaïre.
Le secret du Soudan doit encore se cacher,
Mais mon Coeur dans le tien se plait à s'épancher.
Depuis plus de trois mois, qu'avec d'autres captives,
On nous fit du Jourdain abandonner les rives;
Le Ciel pour finir les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante à choisi le secours.
Ce superbe Orosmane

Fatime

Hébien?

Zaïre.

Ce Soudan même
Ce vainqueur des Chrétiens, chere Fatime il m'aime.

Tu rougis, je t'entends, garde-toi de penser,
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser,
Et que d'un maître orgueilleux la superbe tendresse
M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse;
Non, plû-tôt que jusque-là s'abaisse mon orgueil
Je verrai sans pâlir les fers et le Cercueil.
Mais je vais t'étonner; son superbe courage
A mes foibles appas présente un pur hommage,
Parmi tant d'objets à lui plaire empressés:
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés,
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me soumettra bien-tôt son Cœur et mes rivales.

Fatime.

Vos appas, vos vertus sont dignes de ce prix,
Mon Cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris:
Que vos félicités s'il se peut soient parfaites,
Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

Zaïre

Sois toujours mon égale et goûte mon bonheur,
Avec toi partagé, je sens mieux sa douceur.

Fatime.

Hélas! puisse le Ciel souffrir cette hyménée,
Puisse cette grandeur qui vous est destinée,
Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur
Ne point laisser de trouble au fond de votre Cœur.
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne?
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes Chrétienne?

Zaïre.

Ah! que dis-tu, pourquoi rappeler mes ennuis!
Chere Fatime: hélas! sais-je ce que je suis?
Le Ciel m'a-t'il jamais permis de me connaître,
Ne m'a-t'il caché le sang qui m'a fait naître?

Fatime.

Nérestan qui naquit non loin de ce séjour
Vous dit que d'un Chrétien vous reçutes le jour.
Que dis-je cette croix qui sur vous fût trouvée
Parure de l'Enfance avec soin conservée,
Ce signe des Chrétiens que l'art dérobe aux yeux
Sous le brillant éclat, d'un travail précieux;
Cette croix dont cent fois, mes soins vous ont parée,

Peut-être entre vos mains est-elle demeurée,
Comme un gage secret de la fidélité,
Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

Zaïre.

Je n'ai point d'autres preuves et mon Cœur qui s'ignore,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre.
Crois-moi, des premiers soins qu'on prend de notre enfance,
Dépendent nos vertu, nos mœurs notre croyance;
J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,
Chretienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout et la main de nos peres,
Grave dans nos foibles cœurs ces premiers caracteres.
Au serail des Soudans tu ne fus enfermée,
Que lors-que ta raison par l'âge accoutumée,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau,
Pour moi des Sarasins esclave dès mon berceau,
La foi de nos Chrétiens me fût trop tard connue,
Loin cependant contre elle d'être prévenue,

J'honore, je chéris ces charitables loix,
Dont ici Nérestan me parla tant de fois,
Ces loix qui du prochain soulageant la misere,
Des humains attendris font un peuple de freres.
Obligés de s'aimer ils sont sans doute heureux?

Fatime.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarez contre eux?
A la loi Musulmane à jamais asservie,
Vous allez des Chretiens devenir l'ennemie;
Vous allez épouser leur superbe Vainqueur.

Zaïre.

Qui pourrait lui refuser le present de son Cœur?
De toute ma foiblesse il faut que je convienne,
Peut-être sans lui j'aurais été Chrétienne;
Peut-être à ta loi aurais-je sacrifié,
Mais Orosmane m'aime et j'ai tout oublié;
Je ne vois qu'Orosmane et mon ame enivrée,
Ne jouit que du plaisir de s'en voir adorée:
Mets-toi devant les yeux sa gloire, ses exploits,
Songe à ce bras puissant vainqueur de tant de rois,

A cet aimable front que la gloire environne
Je ne te parle point du Sceptre qu'il me donne.
Non, la reconnaissance est un foible retour
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour:
Mon Cœur aime Orosmane et non son Diadême,
Chere Fatime en lui je n'aime que lui même.
Si comme moi dans les fers il eût passé sa vie,
Si le Ciel sous mes loix eût rengé la Syrie,
Où mon Cœur me trompe où Zaïre aujourd'hui,
Pour l'élever jusqu'à soi descendreit jusqu'à lui.
Mais on vient dans ces lieux. Sans doute c'est lui même
Mon Cœur qui me prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours Fatime absent de ce Palais,
Enfin son tendre amour le rend à mes souhaits.

Zaïre, Orosmane, Fatime, Corasmin.

Corasmin.

Cet Esclave Seigneur,
Qui sur sa foi à passé dans la France,

Revient au moment même et demande audience.

Orosmane.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

Corasmin.

Dans la premiere enceinte il arrête ses pas.
Je n'ai pas cru Seigneur qu'aux regards de son maître,
Dans ces augustes lieux un Chretien pût paroître

Orosmane.

Il peut paroître toute fois sans manquer de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect,
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

Zaïre, Orosmane, Fatime, Corasmin, Nerestan.

Nerestan.

Respectable ennemi qu'estiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes serments et les tiens,
J'ai satisfait à tout, c'est à toi d'y souscrire,
Je t'ai fait apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime et de dix Chevaliers,

Dans les murs de Solime, illustres prisonniers
Leur liberté par moi, trop-long-temps retardée,
Quand je reparoîtrai leur dût être accordée:
Sultan, tiens ta parole, ils ne sont plus à toi,
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
Mais grace à mes soins quand leur chêne est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune epuisée,
Je ne le çele pas, m'ôte l'espoir heureux,
De faire ici pour moi ce que j'ai fait pour eux.
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.
J'arrache des Chrétiens à leur prison funeste,
Je remplis mes serments, mon honneur, mon devoir,
Il suffit: je viens me mettre en ton pouvoir.
Je me rends prisonnier et demeure en ôtage.

Orosmane.

Chrétien je suis content de ton noble courage.
Mais ton orgueil ici se serait-il flatté,
D'effaçer Orosmane en générosité?

Reprend ta liberté; remporte tes richesses,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses.
Au lieu de dix Chrétiens que je dûs t'accorder,
Je t'en veux donner çent, tu peut les demander.
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie,
Qu'il est quelques vertus au fond de la Sirie,
Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux
Des Français ou de moi l'Empire de ces lieux?
Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre
Lusignan ne fût point réservé pour te suivre,
Il est du sang Français qui regnait à Solime
On sçait son droit au trône et ce droit est un crime;
Lusignan dans les fers finira sa carriere;
Et jamais du Soleil ne verra la lumiere.
Je le plains; mais pardonne à la néçessité
Ce reste de vengeance et de séverité.
Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton Cœur s'offense
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance,
Tes Chevaliers Français et leurs souverains
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains;
Tu peux partir.

Nérestan. Qu'entends-je! elle naquit Chrétienne!
J'ai pour la délivrer ta parole et la sienne.
Et quand à Lusignan ce Vieillard malheureux.
Pourrait-il?

Orosmane. Je t'ai dit Chrétien que je le veux.
J'honore ta vertu, mais cette humeur altiere
Se faisant admirer commence à me déplaire.
Sort: et que le Soleil levé sur mes états
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Recueil

De Vers

5.e quieme

Cahier

Continuation des Vers tirés de Zaïre

Zaïre, Nerestan, Châtillon.

Zaïre.

C'est vous digne Français à qui je viens parler,
Le Soudan le permet, cessez de vous troubler
Et rassurant mon Cœur qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte et le reproche.
Seigneur nous nous craignons, nous rougissons tous deux,
Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux;
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendit si legers.
Il me fallût depuis gémir de votre absence;
Le Ciel porta vos pas aux rives de la France:
Prisonnier dans Solime enfin je vous revis
Un entretien plus libre alors me fût permis.
Esclave dans la foule où j'étais confondue
Aux regards du Soudan je vivais inconnue,

Vous daignates bien-tôt soit grandeur, soit pitié
Soit plu-tôt digne effet d'une tendre amitié,
Revoyant des Français le glorieux empire
Y chercher la rançon de la triste Zaïre:
Vous l'apportez: le Ciel a trompé vos bienfaits;
Loin de vous dans Solime il me retient à jamais.
Mais quoique ma fortune ait d'éclat et de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre de larmes.
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir
Chérir de vos vertus le tendre souvenir,
Comme vous des humains soulager la misere,
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mere:
Vous me les rendez chers, et ces infortunés.

Nerestan.

Vous les protéger! vous qui les abbandonnez!
Vous qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre.

Zaïre.

Je la viens honorer, Seigneur je viens vous rendre,
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir;
Oui, Lusignan est libre et vous l'allez voir.

Chatillon.

O Ciel! nous reverrions notre appui, notre pere!

Nerestan.

Les Chrétiens vous devraient une tête si chere?

Zaire.

J'avais sans espoir osé la demander;
Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder:
On l'amene en ces lieux.

Nerestan.

Que mon ame est émue!

Zaire.

Mes larmes malgré moi me dérobent sa vue:
Ainsi que ce Vieillard j'ai langui dans les fers,
Qui ne sait compatir aux maux qu'on à souffers!

Nerestan.

Grand Dieu que de Vertus dans une ame infidele!

Zaire, Nerestan, Châtillon, Lusignan.

Lusignan.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des Chrétiens, guidez mes pas tremblants,
Mes maux m'ont affoibli plus encore que mes ans.
Suis-je libre en effet?

Zaire.

Oui Seigneur! oui vous l'êtes!

Châtillon.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquietes.
Tous nos tristes Chretiens...

Lusignan.

O jour! ô douce voix!
Châtillon c'est donc vous, c'est vous que je revois!
Martir ainsi que moi de la foi de nos peres,
Le Dieu que nous servons finit-il nos miseres?
En quels lieux sommes-nous? aidez mes foibles yeux?

Chatillon.

C'est ici le Palais qu'ont bâti vos ayeux;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

Zaire.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,

Scait connaître Seigneur et chérir la vertu.
Ce généreux Français qui vous est inconnu,
(en montrant Nerestan:)
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix Chrétiens paier la délivrance;
Le Soudan comme lui gouverné par l'honneur
Croit en vous délivrant égaler son grand Cœur.

Lusignan.

Des Chevaliers Français tel est le caractere,
Leur noblesse en tout temps me fût utile et chere.
Trop digne Chevalier, quoi! vous passez les mers
Pour soulager nos maux et pour rompre nos fers!
Ah parlez! à qui dois-je un service si rare?

Nerestan.

Mon nom est Nerestan; le sort long temps barbare,
Qui dans les fers ici me mît presque en naissant,
Me fit quitter bien-tôt l'empire du croissant.
A la Cour de Louis guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage;
Ma fortune et mon rang sont un don de ce Roi,
Si grand par sa valeur et plus grand par sa foi.

Je le suivis Seigneur au bord de la Charente,
Lorsque du fier Anglais la valeur ménaçente,
Cédant à nos efforts trop long temps captivés
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez Prince, montrez au plus grand des Monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques,
Paris va révérer le martir de la croix,
Et la Cour de Louis est l'asile des rois.

Lusignan.

Hélas! de cette Cour j'ai vû jadis la gloire,
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire;
Je combattais Seigneur avec Montmorenci
Melun, d'Estaing, de Nesle et ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre.
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre:
Je vais au Roi des rois demander aujourd'hui,
Le prix de tous les maux que j'ai souffert pour lui.
Vous généreux témoins de mon heure derniere,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma priere.

Nérestan, Châtillon et vous de qui les pleurs
Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux pere,
Qui jamais aît du Ciel éprouvé la colere,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encore tarir dans mes yeux expirants;
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
O mon cher Châtillon! tu dois t'en souvenir?

Châtillon.

De vos malheurs encore vous me voyez frémir.

Lusignan.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme?

Châtillon.

Mon bras chargé de fers ne les pût secourir.

Lusignan.

Helas! et j'étais pere et je ne pûs mourir!
Veillez du haut des Cieux chers enfants que j'implore
Sur mes autres enfants s'ils sont vivants encore.

Mon dernier fils, ma fille aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés;
Loin d'un pere accablé furent portés ensemble
Dans ce même Serail où le Ciel nous rassemble.

Châtillon.

Il est vrai dans l'horreur de ce péril nouveau
Je tenai votre fille à peine en son berceau;
Ne pouvant la sauver, Seigneur j'allai moi même
Répandre sur son front l'eau sainte du Bathême
Lorsque les Sarasins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans.
Votre plus jeune fils à qui les destinées
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déja de sentir son malheur,
Fût dans Jerusalem ammené avec sa Sœur.

Nérestan.

De quel ressouvenir affreux mon ame est déchirée
A cet âge fatal j'étais dans Césarée,
Et tout couvert de sang et chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

Lusignan.

Vous Seigneur, ce Serail éleva votre enfançe?...

(: En les regardant :)

Hélas! de mes enfants auriez-vous connaissançe?

Ils seraient de votre âge et peut-être mes yeux...

Quel ornement Madame étranger en çes lieux,

Depuis quand l'avez-vous?

Zaïre.

Depuis que je respire.

Seigneur.... eh quoi! d'où vient que votre ame soupire?

Lusignan.

Ah daignez confier à mes tremblantes mains...

Zaïre.

~~De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!~~

Seigneur que faites-vous?

Lusignan.

O Ciel! ô providençe!

Mes yeux ne trompez point ma timide espérançe;

Serait-il possible? oui c'est elle je voi!

Ce présent qu'une Epouse avait reçu de moi,

Et qui de mes enfants ornait toujours la tête,

Lorsque de leur naissançe on çelebrait la fête.

Je revois.... je succombe à mon saisissement!...

Zaire.

Qu'entends-je? et quel soupçon m'agite en çe moment!

Ah Seigneur!...

Lusignan.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,

Ne m'abandonnez pas Dieu qui voyez mes larmes!

Dieu mort sur cette croix et qui revis pour nous,

Parle, achève, ô mon Dieu! çe sont là de tes coups!

Quoi! Madame entre vos mains elle était demeurée?

Quoi! tous les deux captifs et pris dans Césarée?

Zaire.

Oui Seigneur.

Nerestan.

Se peut-il?

Lusignan.

Leurs paroles, leurs traits,

De leur mere en effet sont les vivants portraits...

Oui grand Dieu! tu le veux, tu permets que je voie,
Dieu ranime mes sens trop foibles pour ma joie!
Madame... Nerestan... soutiens-moi Châtillon...
Nerestan, si je dois vous nommer de ce nom,
Avez vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse?...

Nerestan.

Oui Seigneur, il est vrai.

Lusignan.

Dieu juste, heureux momens!

Nerestan se jettant à genoux.

Ah Seigneur! ah Zaïre!

Lusignan.

Approchez mes enfants.

Nerestan.

Moi, votre fils!

Zaïre.

Seigneur!

Lusignan.

Heureux jour qui m'éclaire!

Ma fille, mon cher fils embrassez votre pere.

Châtillon.

Que d'un bonheur si grand mon Cœur se sent toucher!

Lusignan.

De vos bras mes enfants je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin chere et triste famille,
Mon fils, digne héritier, vous... helas, vous ma fille!
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul à conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends me la rends-tu Chrétienne?
Tu pleures malheureuse, et tu baisses les yeux,
Tu te tais! je t'endends! ô crime! ô justes cieux!

Zaïre.

Je ne puis vous le cacher, sous les lois d'Orosmane,
Punissez votre fille; elle était Musulmane.

Lusignan

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!
Ah! mon fils, à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu j'ai combattu soixante ans pour la gloire

J'ai vû tomber ton temple et périr ta mémoire!
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et lorsque ma famille par toi est réunie
Quand je revois ma fille elle est ton ennemie!..
Je suis bien malheureux, c'est ton pere, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'à ravit ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernieres peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines,
C'est le sang de vingt Rois tous Chrétiens comme moi,
C'est le sang des héros défenseurs de ma foi,
C'est le sang des martirs. O fille encore trop chere!
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mere?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcénée
Par la main des brigands à qui tu t'és donnée?
Tes freres ces martirs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des Cieux;
Ton Dieu que tu trahit, ton Dieu que tu blasphemes,

Pour toi, pour l'Univers est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce Temple envahi par tes maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'on vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce Palais,
C'est ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulût expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peut faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peut rester sans renier ton pere,
Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir,
Sur ton front palissant Dieu met le repentir:
Je vois la vérité dans ton Cœur descendue,
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidelité.

Nerestan.

Je revois donc ma Sœur, et son ame...

Zaïre.

Ah Mon pere!
Cher auteur de mes jours, parlez: que dois-je faire?..

Lusignan.

M'ôter par un seul mot ma honte, mes ennuis,
Dire: je suis Chretienne.

Zaïre

Oui... Seigneur... je le suis.

Recueil

De Vers

6.xieme

Cahier

La Statue de l'Amitié.

Tirée d'un petit recueil

de M. le Ferre

Amitié, ma voix t'implore,
L'amour peut-il t'égaler?
Comme la vermeille aurore
Tu brilles sans nous brûler;
Sur tes pas je m'abandonne;
Tu ne promets pas en vain,
L'aimable paix t'environne
Le bonheur naît sous ta main. *bis*
Ainsi parlait Cléonice,
Elle n'avait que quinze ans:
Douce erreur d'une novice,
qui fait ses premiers serments.
A l'Idole qui l'enchante
un petit Temple est dressé,
Par la belle indifférente,
Soir et matin encensé. *bis*
Mais il lui faut une image
Qui lui rappelle ses traits;
Les arts pour ce digne ouvrage,
Seront-ils assez parfaits?
Elle court chez Praxitele
Veut un chef-d'œuvre à l'instant,
Sa chimere était si belle,
Son buste sera charmant! *bis*
L'artiste expose à sa vue,
L'amitié, mais comme elle est,
Simple, mâle, retenue,
Sans grace et sans apprêt.
L'art n'a point rendu dit-elle,
Ses traits, son air enchanteur;
Voulez-vous un sûr modele?
Il est gravé dans mon Cœur. *bis*
Non loin sur un lit d'albâtre,
Repose une aimable enfant:

Voilà ce que j'ydolâtre,
Dit-elle en s'en emparant.
Eh! quoi donc! belle ingénue,
De l'amitié en ce jour,
Vous demandiez la Statue
Et vous emportez l'amour. &c.

L'amitié consolation de la Vieillesse.

Quand la vieillesse commence,
La douceur de soupirer,
Est l'unique jouïssance,
Qu'il soit permis d'esperer.
L'amour fuit, l'amitié tendre,
Ose alors lui ressembler,
Mais trop peu pour rien pretendre
Assez pour nous consoler. &c.
Adieu folle et douce ivresse
Que je pris pour le bonheur;

J'eus des sens dans ma Jeunesse,
Il me reste encore un Cœur.
Que celle à qui je le donne,
Daigne en approuver l'ardeur;
Je dirais mes jours d'Automne,
Ont encore quelque chaleur. &c.
Pour l'amour tout est martire,
Enthousiasme où fureur,
Pour l'amitié qui soupire
Tout est plaisir et faveur.
Eglé regne sur mon ame,
Sans en troubler le repos,
Et mes desirs, et ma flamme,
N'allarment point mes Rivaux. &c.
Je la verrais poursuivie,
Par la foule des amours,
Et le déclin de ma vie
Jouïra de ses beaux jours.

Telle sur tige inclinée,
Un vieux Chêne de cent ans,
Croit renaître chaque année,
Avec les fleurs du Printemps.

Le Tourtereau tué à la Chasse.

Cœur pur où regnait l'innocence,
Touchante image du bonheur,
Modele heureux de la constance
Simbôle ailé de la douceur:
D'un plomb que le Salpêtre anime,
Tu reçois le coup dans tes flancs,
Tu meurs helas! triste victime,
De nos cruels amusements!
J'ai vu... j'ai vu ta jeune amante
Sensible au coup qu'on t'a porté
S'éloigner d'une aile tremblante,
Et fuir d'un vol précipité.
Heureuse si la main cruelle,
Sous qui tu tombas expirant;
L'eût par une atteinte mortelle,
Rejointe à son fidele amant.
Je la suivis dans un bocage
Où s'enivrant de ses douleurs
Son triste et douloureux ramage
A mes yeux aracha des pleurs;
De l'écho la Nimphe attendrie
Répéta ses tendres accens,
Ecoute-les ombre chérie,
Je les retint, je te les rends:
„Ainsi l'on t'enlève à ma flamme,
„Ainsi s'éteignent nos amours!
„La mort sans respecter leur trame
„A pû trancher de si beaux jours!
„Quel crime!... peut-être infidele?
„Non, non, tu ne le fûs jamais,
„Nôtre tendresse mutuelle,
„Servait d'exemple en nos forêts.
„Un même jour nous donna l'être

„D'époux constants gages chéris,
„Un même berceau nous vit naître
„Toujours heureux, toujours unis;
„L'himen devait, amants encore
„Couronner nos tendres desirs,
„Quand le Printemps eût fait éclore
„Un sanctuaire à nos plaisirs.
„De ce témoin de ma tendresse,
„De l'arbre où je reçus ta foi,
„Entends la voix de ma tristesse
„Ombre chérie, écoute-moi:
„Aux pleurs je consacre le reste
„Des jours destinés au bonheur,
„Tu meurs frappé d'un coup funeste,
„Moi, je mourrais de ma douleur!"
On sait qu'à leurs moitiés fideles
Dans leurs tendres engagements,
Les innocentes tourterelles
Gardent la foi de leurs serments.

Depuis ce jour triste, mourante
Elle confie à nos forêts
D'une voix plaintive et touchante,
Ses pleurs, son amour, ses regrets.
Toi dont le souvenir si tendre,
Pour jamais nourrira mon Cœur,
Charmant oiseau, puisse ta cendre
Etre sensible à sa douleur!
Puissé-je au gré de ma tendresse,
Comme toi pour t'avoir chanté,
Vivre chéri de ma maîtresse
Et mourir aussi regretté.

Edwin et Emma.

Au fond d'une heureuse vallée
Dans l'enceinte d'un bois épais,
Une humble chaumière isolée,
Cachait l'innocence et la paix.
Là vivait (: c'est en Angleterre:)
Une mere dont le desir,

Etait de laisser sur la terre
Sa fille heureuse et puis mourir.
Par sa beauté, par sa sagesse,
Emma faisait sans le savoir,
Languir les garçons de tendresse
Et les filles de désespoir.
Par hazard s'offrit à la belle
Edwin dont le simple regard,
D'une ardeur chaste et mutuelle
Devait toucher un cœur sans fard.
Emma ne fût point offensée
Des vœux d'un amant ingénu,
Car il n'avait point de pensée
Qu'il dût cacher à la vertu.
Mais un pere avare et sauvage
Refuse à l'amant écouté,
Une fille sans apanage
Qui n'a pour dot que sa beauté.
A l'autorité paternelle,

Que rien ne saurait désarmer,
Edwin n'osait être rebelle
Mais ne pouvait cesser d'aimer.
Ce pauvre amant passe, repasse,
Non chez Emma, mais tout au tour,
Surprend un coup d'œil, voit la place
Qu'elle arrosait de pleurs d'amour.
Souvent la nuit, au clair de Lune,
L'entend près de l'humble jardin,
Lamenter leur triste infortune,
Jusqu'à l'aube du matin.
Bien-tôt cet état qui l'opresse
Jamais se voir, toujours s'aimer,
Dans l'insomnie et la tristesse
Achêve de le consumer.
Edwin sous les yeux de son pere,
Languit malade au lit de mort;
Cet homme alors se désespére
Et voudrait réparer son tort.

C'est trop tard : le Ciel que j'implore,
L'a, dit le fils, finir mes jours;
Mais, laissez-moi revoir encore
Celle que j'aimerais toujours.
Emma vient, le Cœur plein d'allarmes,
Auprès du lit de son amant :
En voyant périr tant de charmes
Tombe sans voix, sans mouvement :
On les sépare : Edwin se pame
Cherchant des yeux sa chere Emma,
Comme s'il voulait rendre l'ame
Dans les bras de ce qu'il aima.
Après sa longue defaillance,
Rendue au jour mais sans espoir,
Emma garde un profond silence
Et s'en retourne vers le soir.
Passant le long d'un Cimetierre
Elle entend l'oiseau de la nuit,
Puis traversant une bruyere
Croit voit une ombre qui la suit.
Adieu, lui dit la voix mourante
De l'ombre attachée à ses pas,
Lors elle entend toute tremblante
La Cloche sonner un trépas.
Elle arrive au toit solitaire,
Frappe à la porte avec effroi :
C'en est fait, dit-elle ô ma mere
Et de mon amant et de moi !
A ces mots, au seuil de la porte,
Où sa mere l'appelle en vain,
Dans ses bras Emma tombe morte,
Morte d'amour pour son Edwin !
Ces amants reposent ensemble,
Morts l'un pour l'autre le même jour ;
Et la tombe à jamais rassemble
Ceux que devait unir l'amour.

Divine amitié félicité parfaite,
Idole d'un Cœur juste et passion du sage
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis
Corrige les défauts qu'en moi le Ciel a mis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures
Sans toi tout homme est seul, il peut par toi aussi,
Multiplier son être et vivre sans autrui.

Si par une éternelle loi,
Les Dieux voulaient me faire vivre sans cesse
J'y renoncerais par tendresse
Si mes amis n'étaients immortels comme moi.

Soit instinct, soit reconnaissance,
L'homme part un penchant secret
Chérit le lieu de sa naissance
Et ne le quitte qu'à regret:
Les Cavernes hyperborées
Les plus odieuses contrées,
Savent plaire à leur habitants;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages
Vous les y verrez moins contents.
Souvent la fortune, un caprice
Où l'amour de la nouveauté,
Entraîne au loin nôtre avarice
Où nôtre curiosité,
Mais sous quelque beau Ciel qu'on erre
Il est toujours une autre terre
D'où le Ciel nous parait plus beau
Loin que sa tendresse varie
Cet amour de la patrie
Suit l'homme au-de-là du tombeau.

Termine, grand Dieu, ma déplorable vie,
Où vend la liberté à ma triste patrie!

Recueil

De Vers

7. tieme

Cahier.

Roz et Betri.

Le jeune Roz en Angleterre,
Aimait l'innoçente Betri;
Tous deux à la rigueur d'un pere,
Dérobaients leur tendre souci:
Mais à Boston, pour la querelle,
Tout va s'armer, ô liberté!
Roz alors n'est pas moins fidelle
A son devoir à sa beauté.

Il part au premier cri d'allarmes,
Il part sans prévoir de retour,
Et baigné des plus douçes larmes,
Combien il en donne à l'amour!
Vainement une voix chérie,
Voudrait encore le rappeler,
A l'honneur, au nom de Patrie,
Son Cœur brûle de s'immoler.

Tremblante, à la douleur en proie,
Betri suit les pas d'un amant,
Soudain la voile se déploie,
Dieu! quel objet et quel moment!
Ses yeux se ferment, on l'entraîne:
Elle etend ses bras vers les flots.

Et le nom de Roz avec peine,
S'échappe à travers ses sanglots.

Qu'elle regrette le délire,
Où se consumaients de beaux jours!
En secret elle aime à relire
Tous les serments de leurs amours:
Heureuse encore de les croire,
Et plus sensible à son tourment,
En rivale elle hait la gloire,
Qui lui fait perdre son amant.

Aux jours, aux longs jours de l'absence
Elle ne peut s'accoutumer,
Plus épris son Cœur la devance
Aux bords où on vit pour l'aimer:
Des mers elle franchit l'espace
Et sur l'Océan agité,
Son Oeil cherche a fixer la trace
Du vaisseau que Roz a monté.

Eole attendri la seconde,
Enfin elle apperçoit le port,
Sur les rives du nouveau monde
Elle s'élance avec transport.
Ses pieds tremblans touchent la terre,
Elle se peint Roz en danger,
N'ose parler, craint de se taire
Elle frémit d'interroger.

Mille voix que l'écho répete
Des étendars ceints de Lauriers,
Le Bronze tonnant, la trompette,
Tout annonçe un succès guerrier.
Betzi frissonne et vers la foule
Elle s'empresse d'accourir,
Mais ce Peuple à grands flots s'écoule
Roz est encore à découvrir.

Elle vole au champs du carnage
Sous la Cuirasse d'un Soldat,
Elle voit.... Dieux.... l'horrible image
Roz est tombé dans le Combat.
Sur l'objet de sa triste flamme
Sa douleur va se déposer:
Elle veut respirer son ame,
Elle la retient par un baiser.

Ses lévres pressent la blessure
Où restait le fer du vainqueur:
Un mouvement qui la rassure
Attire sa main, vers son Cœur.
Il palpite: une main si chere.
De sa vie obtient le retour;
Roz enfin a vû la lumière
Et c'est l'ouvrage de l'amour.

Frappé d'une subite ivresse,
Qui peut de l'excès du malheur
Passer aux bras de sa maîtresse
Sans expirer de son bonheur!
C'est là ce que Betzi doit craindre,
Quels seraient ô Dieux! ses regrets?
L'amour même l'oblige à feindre,
Elle voile en pleurant ses traits.

„Qui que tu soit, parle-moi d'elle!„
S'écriait Roz en expirant!
„C'est Betzi qu'un amant fidelle,
„Te recommande en expirant!
„Betzi.... tu la verras peut-être!
„Promets qu'à Londres de retour
„Tu diras que j'ai cessé d'être,
„En ne pensant qu'à nôtre amour!"

A ces mots troublée, attendrie,
Dans un muet saisissement,
Betzi ne tient plus à la vie,
Que pour la rendre à son amant.
Un cri d'amour la fait connaître,
Roz encore a pû l'adorer.
Mais ce bonheur vient de naître,
Hélas! qu'il devait peu durer!

Le glaive sous qui Roz expire,
D'un venin subtil est armé!
C'est la mort que Betzi respire
La mort sur un sein trop aimé!
Son amant qu'elle y voulait suivre,
Betzi le devance au tombeau:

Pour l'aimer Roz a crû revivre,
C'est lui qui devient son bourreau!

Il frémit, il pleure, il succombe,
De se mains veut se déchirer;
Vivant de Betzi de sa tombe
Rien ne pourra le séparer!
Sa voix n'est plus qu'un long murmure
Que le cri profond du malheur,
Il guérissait de sa blessure
Il expira de sa douleur.

Tout me dit, Dieu puissant, que sans t'offense qu'il
Mon Cœur peut jouir de sa faible existence,
S'ouvrir au doux plaisir d'aimer et d'être aimé!
L'amour y fût hélas! de ton souffle allumé;
Oui, tu créas l'amour, pour essuyer nos larmes,
Pour consoler la vie, et lui prêter des charmes;
Tout annonce l'éclat de la divinité,
Sa grandeur... et l'amour fait sentir sa bonté

Eglogue.

Imitée de l'Italien.

Déja l'astre du jour, du haut de sa carriere,
Versait sur l'horison, sa brûlante lumière;
Aglaure assise au bord d'un paisible ruisseau
Confiait à son Chien le soin de son troupeau,
Dans les charmes secrets de la mélancolie,
Elle aimait à tenir son ame ensevelie,
Le calme, la fraîcheur de ces lieux enchantés,
Ces flexibles ormeaux mollement agités,
Ce flot tranquille et lent, mourant sur son rivage,
De son bonheur passé lui rappelaient l'image...
C'etait dans ces bosquets, sur ces gazons fleuris,
Qu'autrefois à ses pieds, elle voyait Lisis.
Mais ce jour... jour cruel! une pénible absence
Du plus beau des Bergers accusait l'inconstance.
Chaque instant qui s'écoule et qu'il a négligé,
Lui, disoit, en fuyant que son Cœur a changé.
Témoins de mes douleurs, lieux tranquilles dit-elle,
Ramenez-moi Lisis; ramenez-le fidele!
Helas! il me délaisse: et mes faibles attraits,
Malgré ses vains serments, ne l'ont touché jamais.
Ah! s'il sentait les maux d'une absence si rude!
S'il sentait de mon Cœur la tendre inquietude!...
Mais Lisis n'aime point, je n'en saurais douter.

L'ingrat hier encore cherchait à me flatter;
Et, le cœur tout de glace, auprès de sa maîtresse
Cherchait, par ses discours à prouver sa tendresse. —
Tes yeux, me disait-il, sont faits pour tout charmer,
J'ignorais avant Toi qu'un Berger pût aimer;
Toi seule de l'amour m'a fait sentir l'Empire,
Helas! n'avait-il pas autre chose à me dire? —
Aglaure, pour jamais je t'engage ma foi,
Rien ne peut égaler l'amour que j'ai pour toi;
Il durera toujours: c'est moi qui t'en assure,
Oui, le temps changera le cours de la nature,
Le Rhin verra tarir ses flots impétueux,
Le Soleil obscurci s'éteindra dans les Cieux,
L'univers périra, si tant que je respire ....
Hélas! n'avait-il pas autre chose à me dire?
Eh! quelle autre que toi, puis-je aimer dans nos champs
Où trouver des attraits si nobles, si touchants?
Où trouver une voix et si douce et si tendre,
L'amour, l'amour lui-même aimerait à l'entendre
Que dis-je? il est dans toi; tu m'inspires ses feux,
Il parle par ta bouche; il brille dans tes yeux;
Son sourire ingénu se peint dans ton sourire!
Hélas! n'avait-il pas autre chose à me dire? —

A ces mots, il colla sa bouche sur ma main,
Ses regards amoureux s'égaraient sur mon sein;
Et toute entiere en proie à mon ardeur extrême,
J'écoutais l'infidele et m'oubliais moi-même!...
Mais poursuivant ainsi: Dieux! soyez mes garans!
Et si j'étais dit-il, parjure à mes sermens,
Que la foudre frappant ma tête criminelle,
Epouvante à jamais, un amant infidele!...
Si je cesse d'aimer qu'un tigre, un vautour,
Dans mon Cœur déchiré, vienne venger l'amour!
Que cent fois je renaisse et que cent fois j'expire!
Helas! n'avait il pas autre chose à me dire? —
Le Cœur gros de soupirs, elle tourne les yeux.
O surprise! elle voit son Berger en ces lieux;
Lisis qui l'écoutait, caché sous le feuillage,
Aglaure était injuste en le croyant volage.
Honteux d'être l'objet de ses vives douleurs,
Il dissipa sa crainte, il essuya ses pleurs;
Et sût par son amour, ses transports, son délire
Exprimer le secret qu'il avait à lui dire —

A Mr. de Voltaire.

Qu'il est tranquille, mon bonheur !
Et que ma vie est solitaire !
Je n'ai point vû nôtre Empereur,
Ah ! que je voie au-moins Voltaire !
Il est assez de Potentats,
Toute la terre en est remplie,
Un Siecle entier ne produit pas,
Souvent un Voltaire, un génie.
Nos plus beaux-Esprits d'aujourd'hui,
De son retour chantent la fête,
Il les réunit en lui,
Tous leurs talents sont dans sa tête.
Avec le mérite de tout,
Il a son mérite à lui-même,
Point de sot qui n'en soit jaloux,
Point de grand-homme qui ne l'aime.

Vers tirés du Drame de Melanie, par d'Arnaud.

Le Curé.

Qui produisit en vous un si grand changement ?

Mélanie.

Vous allez le savoir, c'est un évenement

Qui decida dès-lors du destin de ma vie,
Et dont en vous parlant, j'ai l'ame encore remplie.
Je veillais près du lit où l'une de nos Sœurs,
D'une lente agonie éprouvait les horreurs.
Cherchant a signaler les soins d'une novice
J'avais brigué moi-même unsi lugubre office.
Un Prêtre l'exhortait, et ses pieux discours
De la Religion prodiguaient les secours,
Sans arracher un mot, sans vaincre son silence
Il commencait peut-être a perdre l'espérance.
Du moins ils s'éloignaient ~~a~~ pendant quelques instants
Alors levant ses yeux baissés depuis long-temps,
Elle parût gémir sur moi plus que sur elle
Quelques larmes mouillaient sa mourante prunelle,
Elle fit un effort pour pouvoir ~~me~~ parler
Et m'adressa ces mots qui me firent trembler.
„On vous trompe, on vous perd, ma chere Mélanie
„A vôtre âge on sait peu ce que l'on sacrifie
„En vous faisant esclave, et prenant cet habit
„Vous l'apprendrez trop tard, je scais ce qu'on vous a dit.
„Je scais que vous croyez que dans nos saints asiles
„Tous les jours sont serains, tous les Cœurs sont tranquilles
„Mais pour vous abuser sachez qu'on est d'accord

„ On ne vit en ces lieux qu'en desirant la mort:
„ Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant sa vie
„ Que mon exemple au moins détrompe Melanie."
Elle m'apprit son sort, un malheureux amour
Qu'il fallut dans ce cloître étouffer sans retour
Avait rempli son ame, et consumé sa vie
Du récit de ses maux, je demeurais saisie.
C'étaient les derniers cris et les gémissements
D'un Coeur que ses chagrins ont opressé long-temps
C'était d'un long malheur l'histoire attendrissante,
Que l'accent de la mort rendait plus déchirante.
Je n'y pûs resister, plaine de ses douleurs,
Je tombais sur son lit en l'arrosant de pleurs,
Je partageais des maux que mon Cœur devait craindre
Pour la premiere fois elle s'entendit plaindre.
Et ma pitié parût adoucir son trépas
L'infortunée alors me serra dans ses bras,
Je sentis que ses pleurs inondaient mon visage
De mes sens trop émus, je perdis tout usage
Et quand je les repris, elle ne vivait plus,
Ses bras déjà glacés sur ma tête étendus,
Ses yeux de la douleur gardant le caractere
Et vers le Ciel encore élevant leur paupiere

Semblaient lui demander d'épargner a mon Cœur
Tous les maux dont sa mort m'avait tracé l'image.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifference.
La grandeur tirannique et la fiere opulence.
Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés,
Ce monde est un grand bal où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'Eminence et d'Altesse
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'apareil nous surprend,
Les mortels sont égaux, leur masque est different.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature
De nos biens, de nos maux sont la seule mesure
Les rois en ont-ils six, et leur ame et leur corps
Sont-ils d'une autre espece ont-ils d'autres ressorts
C'est du même limon que tous ont pris naissance
Dans la même faiblesse, ils traînent leur enfance
Et le riche et le pauvre et le foible et le fort,
Vont tous également des douleurs a la mort.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Par le sort de la naissance.
L'un est roi, l'autre est berger.
Le hasard fit leur distance.

L'Esprit seul peut tout changer,
De vingt rois que l'on encense
Le trepas brise l'autel,
Et Voltaire est immortel.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

O Malheureux mortels, votre aveugle furie
De meurtres; de combats n'est donc point assouvie!
Vous verra t'on toujours prêts a vous égorger
Accroitre vos malheurs en voulant les venger,
Et sans cesse éguisant de criminelles armes
Vivre sur des débris arrosés de vos larmes?
Quoi la guerre est encore où triomphent les arts!
Quand ce flambleau sacré qui luit à vos regards,
Eclaire vos esprits de ses divines flammes,
Le flambleau de la haine embrase encore vos ames!
Les sages de la terre en sont les oprefseurs!
Des Tigres et des Loups nous conservons les mœurs,
Par les arts éclairés, sommes-nous moins barbares,
Que le Huron sauvage, où les Hordes Tartares.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

C'en est fait du Despotisme, Et de toutes ses horreurs
Le feu du Patriotisme, Regne enfin dans tous les Cœurs
Que tous les hommes s'unissent, Pour imiter les Français
Que tous les Tyrans gémissent, De n'avoir plus de sujets. 56
Sujets, sans doute il faut l'être, Soyons le tous de la loi
La Loi seule est notre maitre, Et la Loi commande au Roi.
Desormais la vertu pure, La douce fraternité
Vont au nom de la Nature, Escorter la liberté
Tous les Peuples de la terre, Comprennent par nos travaux
Que le Ciel qui nous éclaire, Fût irrité de nos maux!
Et notre assemblée auguste Qui rend de si bons decrets,
D'un Dieu bienfaisant et juste Interprète les arrêts.
Adorons la main Supreme, Qui nous comble de bienfaits
Aimons autant qu'elle-même, Tous les Etres qu'elle a faits.
Poursuivons avec courage, ne craignons point les revers
Achevons ce grand ouvrage, Le salut de l'Univers.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Rend-nous bons, rend-nous justes,
Contre nos ennemis nous ne t'invocons pas
N'as-tu pas a l'homme libre donné le courage,
Vaincre c'est t'obéir, et la gloire est ton ouvrage.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Sous une Statue de l'Amour.

Qui que tu sois, voilà ton maître
Il l'est, le fût, où le va être.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Recueil De Vers 8tième Cahier.

Epître

Au Peuple

De Mr. Thomas

Toi, qu'un injuste orgueil condamne a la bassesse
Toi, qui né sans ayeux et vivant sans mollesse,
Porte seul dans l'état le fardeau de la loi
Et sert par tes travaux ta patrie et ton Roi;
D'utiles Citoyens respectable assemblage,
Que dedaignent les Cours mais qu'estime le Sage.
Peuple, j'ose braver cet insolent mépris,
D'autres flattent les grands, c'est a toi que j'écris.
A l'aspect de ces grands dont l'éclat t'importune
Je t'entends de tes cris fatiguer la fortune,
Accuser ta misere, envier leur splendeur,
Apprends a t'estimer et connois ta grandeur.—
C'est toi qui des états soutenant la puissance
Répend sur ces grands Corps la gloire et l'abondance
En tout temps, en tous lieux, soit qu'un Monarque heureux
Gouverne par l'honneur un peuple belliqueux,
Soit que le Citoyen libre et digne de l'être
Vive soumis aux loix sans esclave et sans maître,
Soit que le despotisme entouré de bourreaux,

Sous les pieds d'un seul homme enchaîne ses égaux;
Tes bras, tes mouvements, ta féconde industrie
Multipliant partout les germes de la vie
Par tes travaux actifs animent l'Univers.
Cent Rois aux nations n'ont donné que des fers!
Le Conquérant détruit, tu conserves le monde,
Il ravage la terre et tu la rends féconde;
La triste humanité ne doit qu'à tes secours,
Ces puissants végétaux les soutient de nos jours,
Cet art dit on est vil: oseroit on le croire?
Bienfaiteur des humains, quel titre pour la gloire!
Ta bêche et ta charrue utiles instruments
Brillent plus a mes yeux que ces fiers ornements
Ces Clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monuments de grandeur semés autour des thrônes;
Cet art est le premier, il nourrit les mortels
Dans l'enfance du monde, il obtint des Autels.—
De ces champs fortunés que ta main rend fertiles
Pour t'admirer encore je passe dans les villes:
La terre avec orgueil les porte sur son sein
Là dans tout son éclat brille le genre-humain,
Là tous les arts unis et ceux que nos miseres
A l'humaine foiblesse ont rendu nécessaires;
Et ceux qu'un luxe utile, enfant des doux loisirs
Fit naître pour charmer le besoin des plaisirs.

Aux regles du génie afservissant l'adresse
Fait par mille canaux circuler la richesse.
Ces arts sont ton ouvrage; et reproduits cent fois
Pour le bonheur du monde ils naissent à ta voix:
Dompté sous tes marteaux le fer devient docile
Tu façonne les bois et tu pétris l'argile;
Par tes savantes mains la toison des brebis,
Le lin, la soïe et l'or sont tissus en habits.
La fange des métaux, sous tes doigts épurée
Brille aux besoins publics noblement consacrée.
Et le marbre poli s'éleve jusqu'aux Cieux,
Pour les Palais des Rois où les Temples des Dieux —
Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie,
Le monde entier jouït de ta noble industrie,
Par les nœuds du commerce embrassant l'Univers
Tes mains forment un pont sur l'abîme des mers,
Si les Princes armés se disputent la terre,
Tu fais par ta valeur les destins de la guerre
Tes Corps sont les remparts des états désolés,
C'est qui raffermis les thrônes ébranlés —
Que je méprise un grand qui fier de sa noblesse
Dort inutile au monde, au sein de la molesse,
Un stupide Crassus, énervé de langueur
Qui fatigue mes yeux d'un luxe sans pudeur!

Nous admirons l'éclat, vains juges que nous sommes!
Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.
En vain les préjugés ont osé t'avilir,
Peuple, pour ton Païs, tu sais vivre et mourir. —
Il est, il est encore un plus rare avantage,
La tranquille innocence est ton heureux partage.
Les Rois ont des états, les grands ont des honneurs,
Le riche a des trésors et le pauvre a des mœurs.
Ce siécle malheureux foule aux pieds la nature
Les noms de fils, d'époux, seraient-ils une injure?
La dignité barbare au Cœur dur a l'oeil fier
En prononçant ces mots croirait s'humilier.
C'est vous qui de vos Cœurs leur prêtez la bassesse
Ingrats! et la nature a toujours sa noblesse!
Peuple, ces noms pour toi, n'ont rien que de sacré
Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé,
Fatigués de plaisirs, idôlatres d'eux mêmes,
Les Courtisans altiers dans leurs grandeurs suprêmes
D'un œil indifférent verront des malheureux.
Le Pauvre est né sensible, il s'attendrit sur eux
Il soulage leurs maux, il ressent leurs allarmes,
Il goûte le plaisir de répandre des larmes. —
Il n'a point cette grace, et ces dehors flatteurs,
Des Marquis de nos jours avantages trompeurs,

Et jamais son Esprit façonné par l'usage
N'a d'un brillant vernis coloré son langage,
D'un masque séduisant, il n'est point revêtu.
Ce masque est la décence et non pas la vertu.
L'élégance des mœurs annonce leur ruine
Ces Courtisans polis que l'intérêt domine,
En plongeant un poignard vantent l'humanité
S'ils ont l'éclat du marbre, ils ont sa dureté. —
Oh! que j'aime bien mieux la rustique droiture,
Du Laboureur conduit par la simple nature;
Sous des dehors grossiers, son Cœur est généreux
C'est l'or enseveli sous un terrain fangeux.
Que de coupables mains s'élevant jusqu'aux Thrônes,
Sur les têtes des Rois ébranlent les couronnes,
Peuple, tu ne sais point, par de grands attentats
Epouvanter la terre et changer les Etats,
Où des complots fameux instrument et victime
Si ta main quelquefois a secondé le crime,
C'est le souffle des grands qui poussa tes vaisseaux,
Dans la nuit de l'orage égarés sur les eaux.
Les Tigres, les Lions, ardents à se détruire,
Pour régner dans les bois désolent leur empire,
Dans ces bois teints de sang, contente de son grain
La fourmi creuse en paix, son séjour souterrain.

Je te rends grace ô Ciel! dont la bonté propice,
M'écarta de ces rangs qui sont un précipice;
Je n'ai point en naissant reçu de mes ayeux
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux,
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue et l'esclavage,
Si mon Cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la sainte amitié,
Et si l'horreur du vice et m'anime et m'enflamme
Mon sort est trop heureux: j'ai la grandeur de l'ame. —
Croit-on que le bonheur habite les Palais,
Soit traîné sur un Char, ou porté sous le dais?
Ces biens, ces dignités et ces superbes tables,
Ne font que trop souvent d'illustres misérables!
Le germe des douleurs infecte leurs repas,
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poison plus flatteur et plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours, obscurçis dès l'aurore:
Vois, ces spectres dorés marcher à pas lents,
Traîner d'un Corps usé les restes chancelants
Et, sur un front jauni, qu'a ridé la mollesse
Etaler à 30 ans leur précoce vieillesse,
C'est la main du plaisir qui leur creuse tombeau

Et bienfaiteur du monde il devient leur bourreau.
Le chagrin les poursuit, le démon de l'intrigue
De ses soins éternels les trouble et les fatigue,
Pour eux l'ambition a des feux dévorants,
La haine a des poignards, l'envie a des serpents.
Sous l'or et sous la pourpre chargés d'entraves
On les adore en Dieux, ils souffrent en esclaves. —
Peuple les passions ne brûlent pas ton cœur,
Le travail entretient ta robuste vigueur,
Tu conserves des sens, chez toi le doux plaisir,
S'aiguise par la peine, et vit par le desir.
Hélas! sans la santé que m'importe un Royaume?
On veille dans les Cours, et tu dors sous le chaume
Le souris d'un Epouse, un fils qui te caresse,
Des fêtes d'un hameau, la rustique allegresse,
Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur d'un matin,
Te font bénir le Ciel et charment ton destin;
Tes plaisirs sont puisés dans une source pure
Ce n'est plus que pour toi qu'éxiste la nature. —
Qui vécut sans remords, doit mourir sans tourment,
Tu ne redoutes rien dans cet affreux moment
Plus on est élevé, plus la mort est terrible,

Et du thrône au cercueil le passage est horrible!
Sur l'Univers entier la mort étend ses droits
Tout périt: les héros, les Ministres les rois,
Rien ne surnagera sur l'abyme des âges,
Ce globe est une Mer couverte de naufrages.
Qu'importe lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau
D'avoir porté le Sceptre, où traîné le rateau?
L'on y distingue point, l'éclat du Diadême,
De l'esclave et du Roi, la poussiere est la même.
Peuple, d'un œil serein, envisages ton sort
N'accuse point la vie et méprises la mort.
La vie est un éclair, la mort est un asyle,
Ton sort est d'être heureux, ta gloire est d'être utile.
Le vice seul est bas, la vertu fait le rang,
Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Vers mis au bas de la Statue
de Voltaire

Quand les arts fleurissaient dans Athènes et dans Rome,
Il fallait pour chaque grand-homme,
Ciseler un marbre nouveau:
Ici l'artiste plus habile,
A sous son magique ciseau

Fait revivre dans ce morceau
Sophocle, Tacite et Virgile.

~~~~~~~~~~~~~~

Présent des Dieux, doux charme des humains,
O divine amitié, viens pénétrer nos ames.
Les Cœurs éclairés de tes flammes,
Avec des plaisirs purs, n'ont que des jours sereins.
C'est dans tes nœuds charmants que tout est jouissance.
Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté,
Et tu serais la volupté,
Si l'homme avait encore son innocence.

~~~~~~~~~~~~~~

Sans l'amitié, sans sa douceur,
La vie helas! est importune:
Que fait le rang et la fortune?
Ah! l'on est rien que par le Cœur.

~~~~~~~~~~~~~~

La Philosophie est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;
Que de la vérité on atteint l'éxellence
Par la reflexion et le profond silence.
Le but d'un Philosophe est de si bien agir
Que de ses actions, il n'ait point à rougir,

62

Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi même.
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en Systêmes vains son Esprit s'alambique;
Etre vrai juste et bon, c'est son Systême unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus cheres delices,
Plaignant les vicieux et détestant les vices,
Voilà le Philosophe. Et s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau nom sans en avoir l'effet.

~~~~~~~~~~~~~~

O ma vie! ô vain Songe, ô rapide éxistence,
Qu'amusent les desirs, qu'abuse l'espérance
Jouet des Passions, en proie à la douleur,
Helas! tu vas passer comme la tendre fleur,
Qu'aux champs où dût briller sa destinée heureuse
Etouffe l'herbe avide et la ronce épineuse!
Tel est donc des humains l'inévitable sort,
Des Projets, des erreurs, la douleur et la mort. —
Ecartons ces pensées de la mélancolie,
Assez leur doux néant a consumé ma vie

Mon penchant me ramene a célébrer mes goûts,
C'est m'y livrer encore, c'est les embellir tous;
Eh! qui n'aime a rêver aux champêtres délices,
Aux yeux qui de son Cœur obtinrent les prémices,
Aux lieux qui l'ont vû naître, aux jours de son Printemps
Beaux jours plus fugitifs que les flots des torrents.
Songe-t'on d'un œil sec aux vertus de sa mere?
Lorsque d'un Cœur rival et d'un lait mercénaire,
Dédaignant les secours trop souvent dangereux.
Elle-même a rempli ses devoirs généreux.
J'adore le souris, les graces de l'enfance,
Les charmes ingénus de la pure innocence;
Son regard confiant enchante mon regard.
Quel intéret m'inspire un auguste vieillard!
Le Calme inaltérable empreint sur son visage,
De la paix de son Cœur est la tranquille image,
Son front majestueux, sa douce gravité
Rend sensibles les traits de la divinité. —
Je te rends grace ô Dieu! dont la faveur suprême
M'inspira ces penchants émanés de toi-même,
Je ressents, je bénis, tes propices bontés!
Loin des murs corrupteurs des prophanes cités.
Tu plaças mon berceau: ma débile paupiere
S'ouvrit dans les hameaux aux traits de la lumiere.
Je dois le confesser depuis cet heureux jour
Ta main m'a prodigué les dons de ton amour.
L'ardente ambition m'est inconnue encore,
Ecarte Dieu Puissant, de ce Cœur qui t'implore,
L'orgueil superbe et dur, l'aveugle impiété,
Daigne, daigne épurer ma sensibilité!
Je vais jouir enfin des vrais biens de la vie,
Je n'ai point les talents qui réveillent l'envie,
La paix, le goût des arts, la médiocrité
Voilà tes grands bienfaits et ma félicité.
Couronne ce bonheur d'un bien que je réclame,
Conserve-moi l'ami qui console mon ame,
Au déclin de mes jours, fais que loin des Palais,
Je trouve près de lui et le calme et la paix.
Et que du bonheur goûtant toujours l'ivresse,
J'expire comme j'ai vécu, au sein de la tendresse.

~~~~~~~~~~

Le bonheur est aux lieux champêtres, ⊙
Où regne le calme et la paix.
Si le sort nous en fit les maîtres
Imitons nos sages ancêtres
Qui le furent par leurs bienfaits.
C'est le séjour de l'innocence,
Allons y cultiver l'enfance
De ce rejetton précieux
~~~~~~~~~~

Qui remplira mon espérance
S'il est comme toi vertueux.
Garde qu'une main etrangére
Ne vienne usurper a tes yeux,
Le droit le plus beau d'une mere,
Le Plaisir de le rendre heureux
Que ton sein lui donne la vie,
Ainsi qu'il lui donna le jour
Et que ta tendre jalousie
Se réserve tout son amour.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

En secret verse tes bienfaits,
Sur l'orphelin que sa misere
Rendra respectable a tes yeux,
Le vrai secret pour être heureux.
C'est d'en faire, on l'est avec eux.
Le bien que nôtre main dispense,
Porte avec lui sa récompense
Que pourrait regretter ton Cœur
Lorsqu'en secourant l'indigence
Il entendra ce cri flatteur
Qu'arrache la reconnaissance?....
Ah! vieillir dans la bienfaisance
C'est rajeunir pour le bonheur.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

O vous tendres amants,
Qui voulez qu'on vous aime,
Arrivez à pas lents
A ce bonheur suprême
Eh! que serait l'amour
Sans la délicatesse?
Le plaisir est si court
Prolongez son ivresse.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Ah! qui pourrait effacer dans un jour,
La profondeur des traces de l'amour?
C'est le torrent, qui, sillonant la plaine,
A tout empreint du sable qu'il entraine.
Les prés rougis, les guérets dépouillés
Marquent les lieux que son cours a souillés;
Mais un printemps suffit a la nature
Pour réparer l'émail de la verdure:
La vie entiere a peine reproduit.
La Paix du Cœur qu'un seul instant detruit.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

De la tendre amitié puisse ignorer les charmes,
Quiconque sans en répandre peut voir couler des larmes.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Recueil

De Vers

9 vieme

Cahier

Romance sur la mort d'Agnès de Baviere

Par Mr. de Bouthillier

La jeune Agnès était belle,
Esprit, décence et candeur
Aux attraits joignaient en elle
Les dons précieux du Cœur.
Le Duc régnant de Baviere
Par malheur la vit un jour
Aussi tôt son ame entiere
Brûla du plus vif amour.
Agnès tenait sa naissance,
D'un simple et pauvre artisan.
Mais l'amour met sa puissance
A braver l'orgueil du rang.
Elle était honnête et sage
Le Duc soupirait en vain,
Il ne dût qu'au mariage
Sa foi, son cœur et sa main.
Pendant trois ans l'himénée
Sût combler tous leurs souhaits,
Agnès était adorée

Du Duc et de ses sujets.
Pour la Croix prenant les armes
Les Grands se liguaient entre-eux;
Quelle source helas! de larmes,
Et de chagrins pour tous deux.
Agnès aimait pour lui même
Son jeune et vaillant époux,
De l'honneur de ce qu'on aime
Un Cœur honnête est jaloux.
„Cédez au devoir, dit-elle,
„Obéissez à sa loi;
„Pour tous deux elle est cruelle,
„Partez .... mais vivez pour moi.
D'un pressentiment funeste
Le Duc se sentit frapper,
Sa voix sur ses lèvres reste
Il part sans pouvoir parler.
Agnès avait la Régence
Des états du Duc absent,
Ce fût helas sa puissance
Qui causa tout son tourment.
Le Duc avait une mere
Au caractere envieux;
Pour régner cette mégére

Jura la perte des deux.
En vain d'Agnès la sagesse
Rendait heureux ses sujets,
Par intrigue, avec adresse,
On lui prêta des forfaits.

Peu faite a la perfidie,
Son Cœur était sans effroi;
Le Peuple a la calomnie
Aisément ajoute foi:
La belle-mere cruelle
Sût trop bien en profiter,
Agnès semblait criminelle
Elle la fit arrêter.

Un Tribunal plus qu'inique
Contre elle est nommé bien-tôt,
On l'accuse et sans replique
Il la condamne aussi-tôt.
Dans un Sac enfermée
Cette innocente beauté,
Au Danube fût jettée,
Suivant l'arrêt prononcé.

Plein d'une ardeur amoureuse
Le Duc enfin de retour,
Apprend la fin malheureuse
De l'objet de son amour.
Il connaît son innocence,
Hélas! regrets superflus,
Il sût en tirer vengeance
Mais Agnès n'existait plus.

Pleurer et s'occuper d'elle
Fût depuis tout son bonheur;
Il bâtit une Chapelle
A l'endroit de son malheur:
Sur le marbre il fit écrire
Et graver les vers suivants,
A chaque instant les relire
Calmait ses chagrins cuisants.

„Une innocente victime
„Des plus criminels complots,
„Ici perdit par un crime
„La vie au milieu des eaux;
„Aux yeux cette pierre offerte
„Passant te dira mon Sort,
„Mon départ causa sa perte
„Sa perte cause ma mort.

Tiré de l'histoire en Couplets du Voyage du Corps de Condé, par le Marquis de Bouthilliers.

Les tendres reproches
D'une amante abandonnée

Pourquoi crains-tu la fureur?
Maître de ma destinée
Tu prononças mon malheur.
A cette nouvelle affreuse
Je fus prête d'expirer
Mais je suis moins malheureuse
Aprésent je puis pleurer! &c.

Je t'ai fait trop voir peut-être
Ton pouvoir et mon ardeur
En me laissant moins connaître,
J'aurais pû garder ton Cœur....
Mais j'ai crû loin de rien taire
N'en pas assez exprimer
D'autres ont l'orgueil de plaire,
Je n'eût que celui d'aimer. &c.

Eh bien! ce monde volage
T'offre-t'il de vrais plaisirs
Et l'objet de ton hommage
Va-t'il fixer tes desirs?
Que ta maîtresse nouvelle
Doit être chere a tes vœux,

Serait-tu donc infidele
Sans devenir plus heureux? &c.

Tu t'ès mal connu toi-même,
Tu sentiras ton erreur,
Tu mets ta gloire suprême
A conquérir plus d'un Cœur.
Mais la nature invincible
Te prescrit une autre loi,
Elle t'a formé sensible
Elle t'a formé pour moi. &c.

Lorsqu'à des beautés trompeuses
Tu seras las d'obéir
De tes victoires honteuses
Lorsque tu sauras rougir;
Viens retrouver ton amante
Viens lui confier ton sort
Tu la verras constante
Elle n'attend qu'un remord. &c.

Ne crains point que ma vengeance
Abuse d'un tel moment,
Je mettrais ma puissance
A consoler mon amant.
Va! ma tendresse est si pure

Que je croirais malgré toi,
En oubliant ton parjure
Ne rien faire que pour moi.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Les plus jolis mots de la langue Française

A deux époques de sa vie
l'homme prononce en bégayant
Deux mots dont la douce harmonie
A je ne sais quoi de charmant.
L'un est Maman et l'autre J'aime.
L'un est créé par un enfant,
Et l'autre arrive de lui-même
Du Cœur aux lèvres d'un amant.
Que le premier se fasse entendre
Bientôt une mere y répond,
La jeune Beauté devient tendre
Si son Cœur entend le second.
Ah! jeune Lise, prends-y garde
Le mot j'aime est plein de douceur
Mais tel qui souvent le hazarde
N'en sentit jamais la valeur.
L'Esprit quelquefois s'en amuse

Il en saisit si bien l'accent
Que méchamment il en abuse
Pour tromper un Cœur innocent.
Il faut une prudence extreme
Pour bien distinguer un amant
Celui qui dit mieux je vous aime
Est quelquefois celui qui ment.
Qui ne sent rien, parle à merveille;
Crains un amant rempli d'esprit,
C'est ton Cœur et non ton oreille
Qui doit écouter ce qu'il dit.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

A une Amie.

Je t'aime tant, je t'aime tant
Je ne puis assez te le dire
Et je le répete pourtant
A chaque fois que je respire.
Absent, présent, de près, de loin,
Je t'aime est le mot que je trouve
Seul avec toi, devant témoin
Où je le pense, où je le prouve.
Tracer ton chiffre en cent façons
Est le seul travail de ma plume.

Je le chante dans mes chansons,
Je le lis dans chaque volume.
Dans les tableaux, dans les Portraits
Je cherche par-tout ton image.
Si la beauté m'offre ses traits
Je pense a ceux de ton visage.
En ville, aux champs, chez moi, dehors
Ta douce image est retracée.
Elle se fond quand je m'endors
Avec ma dernière pensée;
Quand je m'éveille, je te vois
Avant d'avoir vû la lumière
Et mon Cœur est plus vite à toi
Que le jour n'est a ma paupiere.
Absent, je ne te quitte pas,
Tous tes discours je les devine.
De loin je compte tous tes pas
Ce que tu dis je l'imagine.
Près de toi suis-je de retour
Je suis aux Cieux, c'est un delire
Je n'existe que par l'amour
Dans ton souffle je le respire.
Ton Cœur est tout mon bien, ma loi
Te plaire est toute mon envie,
Enfin en Toi, par Toi, pour Toi,
Je respire et tiens a la vie.
Ma bien-aimée, o mon Trésor,
Qu'ajouterai-je a ce langage?
Dieux! que je t'aime! eh bien encore
Je voudrais pouvoir t'aimer davantage.

Les vœux d'un homme libre.

Adressés aux représentants de la nation Française.
Hardis Libérateurs de la France asservie,
Bénis soyez donc mille fois.
Courage!... que la tyrannie
Frémisse aux fiers accents de vôtre auguste voix.
Brisez ses pieds d'airain, brisez sa tête impie.
Et pour mieux affermir le thrône de nos rois
Prenez le Sceptre du Génie.
Consultez vôtre Cœur, dictez de sages lois
Tirez-nous de la barbarie
Et que de la justice et du bonheur suivie
La sainte humanité rentre dans ses droits.
Que le fils obscur d'un infâme
S'il vit en sage a nos yeux

Reçoive a la face des Cieux
Les honneurs dûs a sa belle ame.
Que les fils de ces demi-Dieux
La gloire et l'amour de la terre
S'ils ne la servent pas comme eux
Soient égaux a l'homme vulgaire.
La devroient-ils a mille ayeux,
Leur noblesse est une chimere
Que l'homme utile et vertueux,
Soit le seul noble sur la terre.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Ne servez plus la tyrannie,
Guerriers Français, braves guerriers
Soldats, defendez la Patrie
Citoyens, gardez vos foyers.
Gardons tous nôtre auguste Pere

Ses regards nous rendront heureux,
Méchans, redoutez sa colere,
A sa voix puissante, a ses yeux
Tombez inégale balance
Toujours favorable aux pervers,
Que le Juge porte les fers
Dont il a chargé l'innoçence.
Que son généreux defenseur
Recevant nôtre juste hommage
Chez un Peuple humain, libre et sage
Trouve la gloire et le bonheur.
Que l'enfant, la frêle esperance
D'un heureux et proche avenir
Sous les loix d'un sage commence
En jouant a le devenir.
Loin de lui le barbare maître
Qui fait de l'étude un tourment
Dans l'âge tendre elle doit être
Un noble et doux amusement.
Que le livre de la nature,
Soit ton livre aimable enfant
Et la vérité juste et pure

Charmera ton esprit naissant;
La vérité nue est si belle
Elle est si puissante sur nous,
Parlez respectable immortelle
Maîtres absurdes taisez-vous
Taisez-vous où parlez comme elle.
De nôtre Liberté sages restaurateurs
Vous dont l'Europe entiere admire la prudence,
Vous mes rois, mes Dieux, mes vengeurs
Déployez vôtre utile et divine éloquence.
Elle subjuguera l'indomptable licence
Elle calmera les fureurs.
Et du crime et de la vengeance
Elle rassurera la timide innocence
Elle enchaînera tous les Cœurs,
Vaincus par la reconnaissance
Eloquence, vertu, savoir,
Quélle n'est pas vôtre puissance,
Vous pouvez tout, soyez, daignez vouloir
Et bien-tôt vous verrez la France
Fiere a jamais de vous devoir,
l'honneur, la vie, et l'abondance.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Songez-y bien; la coupable beauté
Que nul amant n'à pû trouver constante,
Dans son Automne expiant sa fierté
Seule en un coin plaintive et gémissante,
A la lueur d'une lampe mourante,
Conduit l'aiguille, où d'une main tremblante,
Tourne un fuseau de ses pleurs humecté
En la voyant la maligne jeunesse,
Triomphe et rit de sa douleur.
L'amour armé, d'un fouet vengeur,
De desirs impuissants tourmente sa vieillesse;
Elle implore Vénus: mais la fiere Déesse,
Détourne ses regards et lui répond sans cesse
Qu'elle a mérité son malheur.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Aidons-nous mutuellement.
La charge des malheurs en sera plus legére,
Le bien que l'on fait a son frere
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Le véritable esprit sait se plier à tout
On ne vit qu'à demi quand on a un seul goût

Recueil

De Vers

10ième

Cahier

Prière Désespérée.

Année 1796.

C'est dans ce lieu si saint, aux pieds de son Autel
Que j'ose invoquer le nom de l'Eternel
Tu daigneras dans ces temps de terreur et d'effroi
Exaucer ma prière, t'abaisser jusqu'à moi!.....
Grand Dieu, ma patrie dans les fers gémissante
Implore par ma voix ta bonté si puissante.
Tu as puni nos crimes, daigne voir nos remords.
Ou permets-nous enfin de descendre chez les morts.
Finis nos malheurs en ouvrant nos tombeaux,
De ce jour si brillant, cache-nous les flambeaux.
C'est un de tes bienfaits: mais le plus précieux.
Le plus grand qu'a l'homme aient accordé les Cieux.
L'ame enfin de son être, le charme de sa vie,
La Liberté hélas a nos vœux est ravie!
Sans elle il n'est point de plaisir dans la nature
Sans elle point de bonheur pour l'ame sensible et pure.
Viens, descend des Cieux, auguste liberté,
Viens ranimer en nous cette noble fierté
Qui a l'homme avili apprend a se connaître
Et dit a son Cœur que Dieu seul est son maître.
Ô Toi que j'adore Créateur Souverain
Toi qui fis ce monde par un signe de ta main,
De ton thrône enflammé qui luit au haut des Cieux
Sur un Peuple malheureux daigne baisser les Yeux!
Helas tu ne créas l'homme que pour le rendre heureux
Il ne pouvait l'être sans être vertueux,
La vertu, ô mon Dieu! n'est point le partage
De cet état odieux qu'on nomme esclavage.
L'Esclave connut-il jamais sa noble ardeur?
Il ne voit en elle qu'un nom sans valeur
Un nom qui l'amour, la gloire des Patriotes,
Sera toujours la terreur et la honte des Despotes.
L'homme libre au contraire enflammé de ses feux
N'adresse qu'à son Dieu son hommage et ses vœux.
Après sa reconnaissance, sa premiere passion.
Est le respect qu'il porte aux loix de sa nation,
Est enfin cet amour sacré de la Patrie
Qui inspire aux héros le mépris de la vie,
Eleve une ame noble au-dessus d'elle même,
Donne cette force sublime, cette vertu suprême,
Qui au-dessus des faveurs et des caprices du sort
Court chercher la gloire au sein même de la mort
Daigne entendre la voix d'une nation opprimée
Daigne changer Dieu puissant sa cruelle destinée.

Daigne nous arracher des mains de nos tyrants!
Abandonnerais-tu tes malheureux enfants?
Refuserais-tu a ce Peuple, ouvrages de tes mains
Les droits que ta bonté accorda aux humains?
Les droits de l'homme enfin: oui, il doit t'obéir
Mais l'homme ton Image est-il fait pour servir?—
Si ces vœux helas! n'étaient qu'un vain espoir...
Ecoute... exauce alors les vœux du Désespoir!
Si tu destines nos jours a servir la Russie,



[redacted]

Que tout ancien plaisir devienne pour nous un peine
Que nos Cœurs ulcérés ne soient plus qu'a la haine
Qu'ils n'aient de sentiments que ceux de l'inimitié
Qu'ils ignorent l'amour, qu'ils renoncent l'amitié
Et que les maux, l'infortune, suivant par-tout nos pas
Ne nous laissent de soutien que l'espoir du trépas!

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

Vers a l'Empereur de Russie.
Quand j'ai crû qu'il les méritait. 1796.

O Toi dont le regne commense par des bienfaits.
Qui protége l'innocence, pardonne même aux forfaits
Toi, dont la clémence vient de rendre a nos larmes
Douze mille infortunés objets de tant d'allarmes;
Un héros de la Pologne, l'infortuné soutien,
Qu'honore, que chérit, tout honnête Citoyen,
Prince daignez accepter un hommage digne de vous
Celui d'un sentiment aussi noble que doux,
De la reconnaissance, que font naitre en nos Cœurs
Les bontés que le tien prodigue à nos malheurs;
Il n'est point dicté par une basse flatterie.
Polonaise, je fais gloire de chérir ma Patrie,
Et ne crois pas t'offenser quand j'ose ici te dire
Que je hais ton Pays autant que je t'admire.
Loin de craindre que cet aveu ne te parut un crime
Je me flatte qu'il pourra me valoir ton estime
Et que même ta vertu ne sçaurait condamner
Ce pur enthousiasme que le vice seul peut blâmer.
Du foible oprimé généreux défenseur,
D'un Peuple malheureux auguste Protecteur,
Quand ton œil vigilant réprime tes agents
Tu lui rend un Monarque au lieu de mille tyrants
Quand tu daignes permettre qu'aux pieds de ton thrône
Un infortuné que le sort abandonne
Vienne te procurer le moyens d'être heureux

Celui de secourir des mortels malheureux,
Permets donc encore que la reconnaissance
Publie tes vertus, exalte ta bienfaisance,
Que je te consacre ici les premiers vœux
Que jamais pour un Russe j'ai adressé aux Cieux!
Protégez, grand Dieu, une si belle vie,
L'Exemple des monarques, l'amour de la Russie
Puisse-t'il adoré du Peuple dont il est Pere
Finir avec gloire un regne long et prospere
Puisse son nom écrit dans le Temple des vertus
Ne le pas ceder au grand nom de Titus
Et puisse le Vieillard au sein de sa famille
Apprendre a le benir au petits-fils de sa fille.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

B A l'Amour 1797

Amour, cruel amour, ah fuies loin de mon Cœur
Laisse-moi goûter encore quelques instants de bonheur
Le bonheur dit-on est l'ardeur de tes feux,
Mais cette ardeur jamais a t'elle fait un heureux
L'Univers a genoux te presente ses hommages
Et l'univers entier gémit de tes ravages.
Vainqueur des Monarques, vaincu par une faiblesse
Pour toi le Heros est capable de bassesse.
Tu trahis en flattant l'aimable innocence
Même en la redoutant adore ta puissance,
Et l'œil noié de pleurs, le Cœur gros de soupirs
Dans ses tourments même, croit voir des plaisirs!
Ces plaisirs que sont ils? une vaine illusion
Qu'enfante et détruit une aveugle passion
Des instants de douceur, suivis de milles allarmes
Et payés bien tôt par des torrents de larmes!
Les appelle qui voudra du faux nom de bonheur
Je te redoute amour, ah laisse en paix mon Cœur!

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~

[redacted]

[redacted]

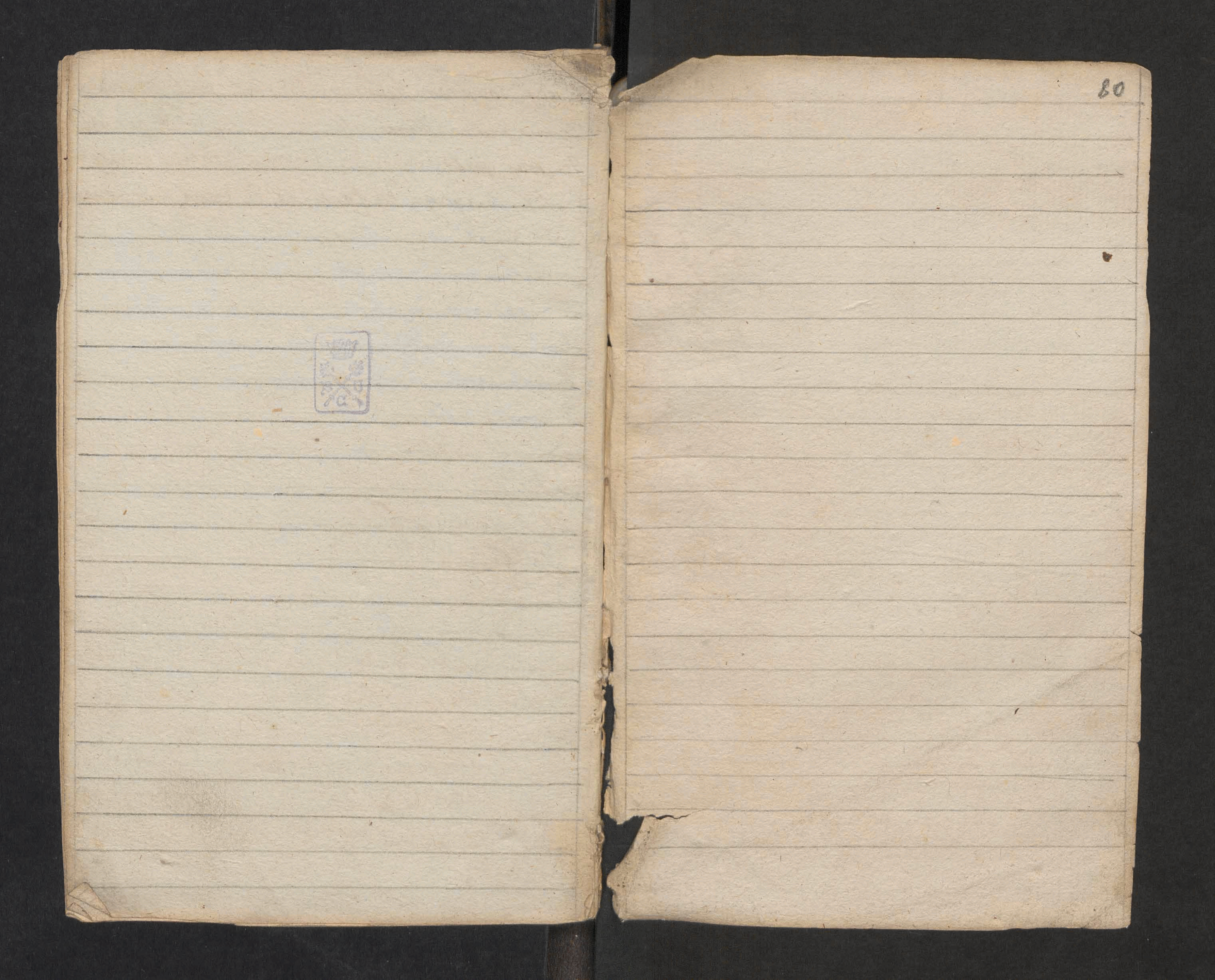
Mes adieux a Hustin. 1798.

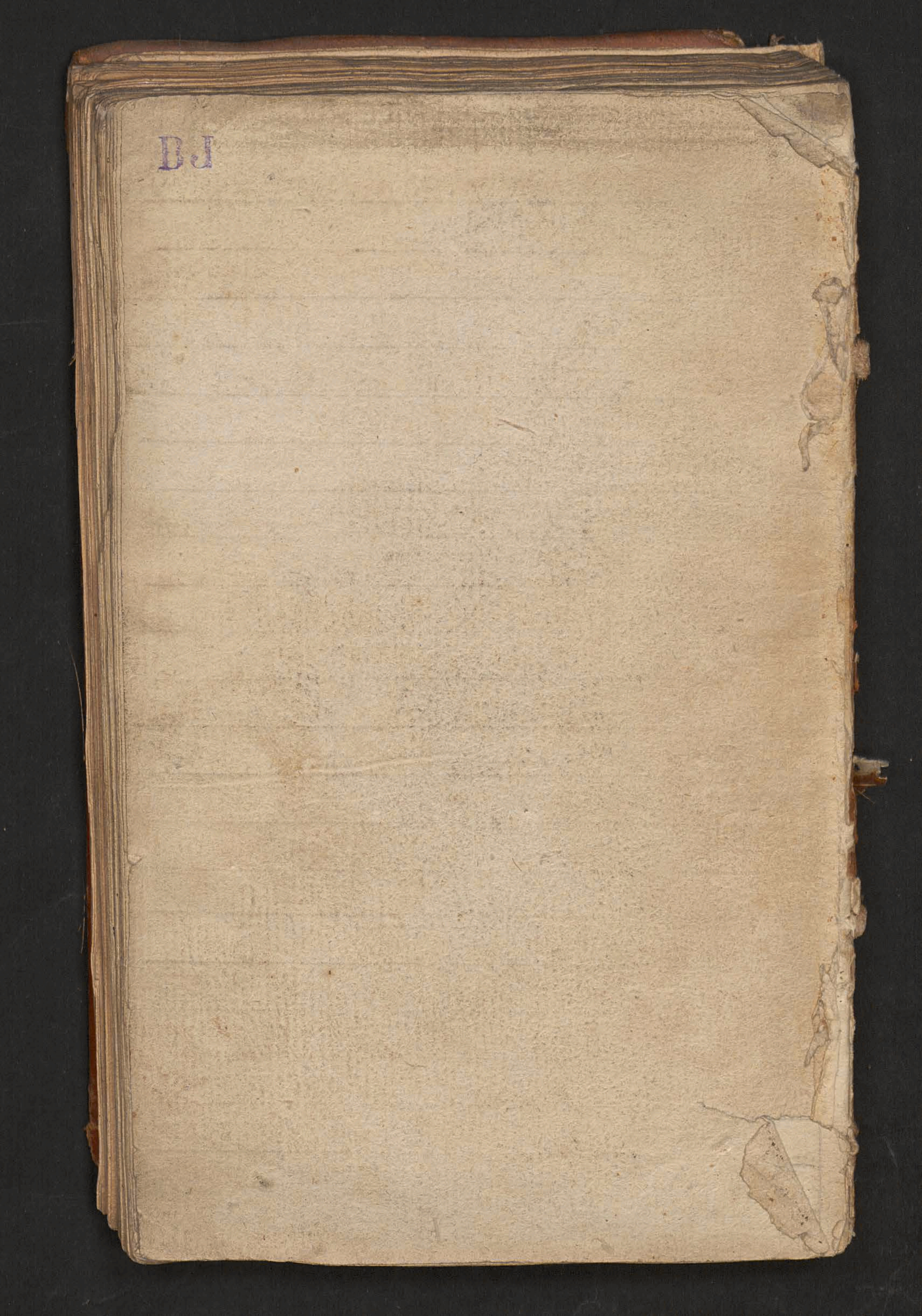
O lieux chers et charmants où ma paisible enfance
Coula dans le sein de la paix et de l'innocence
Vous qu'une longue habitude rend si chers a mon Cœur,
Où j'ai vû renaître dix années de bonheur,
Où tout me retrace les souvenirs les plus doux
Qu'il en coûte a Valere pour s'éloigner de vous.
Et Toi doux Printemps, belle Saison des fleurs,
Saison de mes plaisirs, tu l'es de mes douleurs!
C'est Toi qui ramene le douloureux moment
Où je quitte a jamais ce séjours si charmant.
Jadis tu fûs pour moi l'époque desirée
Qui des glaces de l'hiver délivrant la contrée,
Rendait leur verdure a ces prés si fertiles
Leur bel azur aux Cieux, leurs cours aux eaux tranquilles
Tu donnes l'Etre a tout, dans les bois les oiseaux
Les insectes sous la terre, les Poissons dans les eaux
Tout renait a ta voix, tout célèbre le retour
De ces jours fortunés, consacrés a l'amour.

Mon ame s'abandonnant a cette volupté pure
Etrangere a l'amour, encensait la nature,
Jamais je n'admirais son aspect solemnel
Sans aimer davantage, sans bénir l'Eternel.
Sans rendre a ses merveilles, le culte qui leur est dû
Sans mieux haïr le vice, mieux chérir la vertu,
Sans mieux ressentir et mieux reconnaître,
Ce que doit ma tendresse aux auteurs de mon être!
Sans que du monde renaissant la vue majestueuse,
Ne me rendit plus sensible et par-là plus heureuse.
Auteur de ces merveilles qui éblouissent ma vue.
En ces lieux mieux qu'ailleurs je crois être entendue,
Ces Champs couverts d'épis, ces prés que je contemples
Voilà tes vrais autels, tes plus augustes Temples,
C'est ici où tout parle de ta bienfaisance,
Que j'aimais a parler de ma vive reconnaissance,
Et quand tout célébrait tant de bienfaits divers
Je joignais mes hommages a ceux de l'Univers.
Tu sais que toujours le premier de mes vœux
Fût le don d'un Cœur sensible et vertueux,
Le bonheur pur et doux que procure la tendresse
Un sort fortuné pour tout ce qui m'intéresse.
Une vie vouée a ceux a qui mon Cœur est lié

Ecoulée tranquillement au sein de l'amitié!....
Daigne éxaucer ces vœux que ma foible voix
Répète en ces lieux pour la derniere fois!...
Ces lieux.... seront toujours bien chers a mon souvenir,
Protege-les..... j'ose former ce nouveau desir,
Daigne leur conserver des jours sereins et doux
Rappelle-y le bonheur..... il semble fuir avec nous.
Et vous cheres amies, que je laisse en ces contrées
Que ne voyez-vous combien vous êtes pleurées!
Puissiez-vous pénétrant mes sentiments secrets,
Voir que vôtre amie merita ~~quelques~~ quelques regrets;
Et lisant dans mon ame puissent vos sensibles cœurs
Payer de quelques larmes ce que vous coûtez de pleurs.
Ne m'oubliez pas.... adieu.. et que l'alere
Autant qu'elle vous aime, vous ~~être~~ soit toujours chere!
Adieu donc Rustin, adieu belles prairies
Bois charmants, plaines fertiles et vous ondes chéries
Dont le cours inconstant m'enseignait nos destins,
Beaux arbres, cultivés, et plantés par mes mains,
Jardin délicieux dont la belle structure,
Est le mérite de l'art soumis a la nature,
Parterre où je venais occuper mes loisirs.
De lectures qui joignent l'instruction aux plaisirs

Lieux toujours témoins, souvent seuls confidents
De mes peines, de mes plaisirs, de tous mes sentiments,
Je vous quitte : mes pleurs vous dérobent à mes yeux
c'est le langage du Cœur, et ce sont mes adieux




BJ